Dupetit-Méré, Frédéric
La bataille de Pultawa

LA BATAILLE
DE PULTAWA,

Mélodrame historique

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE;

PAR MM. FREDERIC ET BOIRIE;

Musique de M. Alexandre PICCINI;

Ballet de M. RICHARD, Pensionnaire de l'Académie impériale de Musique.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er, Septembre 1808.



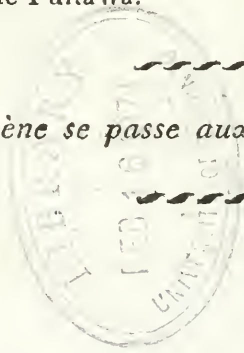
PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1808.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES XII, roi de Suède.	M. *Vigneaux.* M. *Joigny.*
PIERRE-LE-GRAND, czar de Russie.	M. *Fresnoy.*
Eugène RENSCHILD, colonel suédois.	M. *Didier-Perrin.*
DROSENSKI, colonel des gardes du czar.	M. *Defresne.*
FLORESKA, fille du prince Menzicoff.	Mlle. *Leroi.*
Le feld-maréchal RENSCHILD, général suédois, père d'Eugène.	M. *Stockleit.*
Le comte LEVENHAUPT, } généraux suédois.	M. *S.-Clair.*
Le comte HOORN, } généraux suédois.	M. *Lefèvre.*
VALOUSKI, sergent du régiment d'Eugène Renschild.	M. *Douvry.*
COCASKI, meûnier des environs de Pultawa.	M. *Raffille.*
BRISKA, mère de Cocaski.	Mlle. *Lagrénois.*
PAULISKA, future de Cocaski.	Mlle. *Martin.*
LINSKI, } cosaques.	M. *Martin.*
RUSBOFF, } cosaques.	M. *Melcour.*
Un Sergent suédois.	M. *Delaporte.*
Un Factionnaire.	M. *Millot.*
Un Cosaque.	M. *Barthélemy.*

Soldats suédois.
Soldats moscowites.
Cosaques, Villageois et Villageoises des environs de Pultawa.



La scène se passe aux environs de Pultawa.

LA BATAILLE DE PULTAWA.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente les avant-postes suédois, de côtés et d'autres des tentes. Au premier plan à droite des acteurs, est une cabane; au fond la Worlska dont les deux rives sont praticables et communiquent ensemble par un pont de bois. Le jour commence à poindre. — Au lever du rideau et pendant l'ouverture, on entend dans l'éloignement le bruit d'une canonade soutenue.

SCENE PREMIERE.

VALOUSKI, FLORESKA *sous le costume d'un officier russe.*

(Les habitans d'un village incendié sont groupés diversement, et formant un tableau avec les soldats suédois qui se hatent de sauver les effets des malheureux villageois. Le bruit du canon se fait toujours entendre.)

VALOUSKI, *à Floreska.*

Enfin, morbleu, l'incendie est entièrement éteint.

FLORESKA.

Quelques maisons, seules, ont pu échapper aux flammes. Que de malheureux ont tout perdu dans cette nuit funeste!

VALOUSKI, *aux villageois et aux soldats.*

Allons, mes enfans, portez dans les maisons qui subsistent encore ce que vous avez pu sauver de la fureur des flammes en attendant que vous puissiez songer à réparer vos habitations. Le roi a établi en ces lieux son quartier général, les tentes y sont déjà posées. Ne perdez point toute espérance; il est instruit du malheur dont vous êtes victimes; il est humain, et s'il est obligé de faire la guerre, il prend plaisir à réparer les maux qu'elle entraîne après elle. Allez, mes amis, allez.

(Les villagois sortant par differens cotés chargès de leur effets. Les soldats suèdois sortent avec eux. Le bruit du canon redouble.)

SCENE II.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI.

Diable! il paraît que le général Levenhaupt est vigoureusement attaqué.

FLORESKA.

Le canon ne cesse point.

VALOUSKI.

Ah! le Czar aura été prévenu que notre général devait cette nuit amener un convoi de vivres à notre camp, et il tente de s'en emparer mais, bah! le général a pour escorte l'élite de nos braves soldats, et ventrebleu! combattre et vaincre, c'est pour eux la même chose.

FLORESKA.

Comment voulez-vous que le Czar ait appris. . . .

VALOUSKI.

Il peut en avoir été instruit par cet officier russe, pris dans la dernière affaire, et qui est parvenu à s'échapper.

FLORESKA.

Si ce convoi vous était enlevé, votre position deviendait très-critique.

VALOUSKI.

Je le crois bien, mille bombes! a peine nous reste-t-il des vivres pour deux jours, et l'eloignement où nous sommes de la Suède nous ôte tout espoir d'en recevoir des secours, du moins de long-tems. N'importe, nos soldats ne se découragent pas; Charles XII les commande et ce héros les a conduits si souvent à la victoire qu'ils se croiront invincibles tant qu'ils l'auront à leur tête. Mais mon colonel tarde bien ce matin à vous rendre sa visite.

FLORESKA.

Il est vrai; M. Eugène a peut-être été retenu au camp par son devoir.

VALOUSKI.

Il vous aime beaucoup, M. Eugène Renschild.

FLORESKA.

Il plaint mon malheur.

VALOUSKI.

Non, il vous aime, et même l'amitie qu'il vous témoigne a quelque chose d'étonnant: à telles enseignes que l'autre jour je m'apperçus qu'en vous quittant il vous baisa la main.

FLORESKA, *à part.*

Grand Dieu! (*Haut.*) Quoi, vous avez vu? . . .

VALOUSKI.

Oui, oui, j'ai vu.

FLORESKA.

Vous vous êtes trompé.

VALOUSKI.

Non, non, je suis sûr de ce que je dis. Je vous dirai même quelque chose de plus fort.

FLORESKA.

Comment? . . .

VALOUSKI.

Oui, quelque chose de plus fort. Il vous disait en vous baisant la main: Adieu ma bonne, ma douce amie.

FLORESKA, *à part.*

Il sait tout.

VALOUSKI.

Soyez de bonne foi, si nos souverains étaient en aussi bonne intelligence que vous, la paix serait bientot conclue, n'est-ce pas?

FLORESKA.

Valouski, je ne le vois que trop, vous avez pénétré un secret que j'aurais voulu cacher au monde entier.

VALOUSKI.

Eh bien oui, je sais tout. La dernière conversation que vous eûtes avec mon colonel, je l'ai entendue, pardonnez mon indiscrétion; mais soyez assurée que je n'ai d'autre but que de chercher à calmer vos chagrins.

FLORESKA.

J'espère que ce secret restera enseveli dans votre sein.

VALOUSKI.

N'en doutez point. Un vieux soldat sait trop bien que la discrétion est une des premières règles de la tactique. Croyez moi, il faut fermer son cœur à ses tyrans, mais il faut l'ouvrir à ceux que l'on estime

et que l'on aime. Oui, madame, je sais que vous êtes fille du prince Menzicoff, général et favori du Czar, Pierre-le-Grand; mais j'ignore quelle circonstance vous fit tomber entre les mains du jeune colonel Renschild, et le motif qui vous avait amenée au camp du prince Moscovite dans une campagne qui se poursuit avec tant d'acharnement.

FLORESKA.

Je vais vous en instruire. La mort m'enleva ma mère dans un âge où je n'étais point en état de connaître toute l'étendue de mon malheur. Mon père, obligé d'abandonner Moscou pour suivre le Czar, me confia à des personnes respectables qui eurent toujours pour moi les soins de la plus tendre amitié et qui, ne consultant que mes désirs, me firent donner une éducation peu convenable à mon sexe, mais qui s'accordait parfaitement avec mes inclinations. Il y a quelques mois, dans une affaire où mon père commandait en chef, il fut blessé d'un coup de feu. J'appris cette nouvelle et tremblante pour ses jours, je quittai Moscou et vins au camp du Czar. Le danger de mon père avait été exagéré, il était, à l'instant de mon arrivée, presqu'entièrement rétabli. Ce fut près de lui que j'eus occasion de voir Eugène, fils du feld maréchal Renschild. Il était prisonnier de guerre. Une égale sympathie agit sur nos deux cœurs. A peine Eugène m'avait-il parlé deux fois, et déjà je m'appercevais qu'il m'aimait, et la connaissance de cet amour énivrait mon ame de la joie la plus pure. Le prince Menzicoff, mon père, s'apperçut de notre tendresse ; il l'a désapprouva, fit échanger Eugène, m'ordonna de l'oublier et de me préparer à devenir l'épouse de Drozenski, colonel du régiment des gardes du Czar, homme faux, méchant, dissimulé, mais jouissant d'une grande fortune, d'un rang distingué et qui quittait un commandement éloigné pour venir recevoir ma main. Eugène apprit les projets de mon père ; n'écoutant que son désespoir, le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de venir pendant la nuit attaquer le camp moscovite avec une partie de son régiment. Connaissant le lieu de ma retraite, il y pénétra sans peine. Il me força de le suivre en ces lieux ; à la faveur de ces habits, il me présenta à son père comme un jeune officier Moscovite qu'il avait connu pendant sa captivité et qui avait été pris dans une affaire d'avant-poste où il commandait.

VALOUSKI.

Ce mensonge pourrait vous devenir funeste à tous deux, si l'on venait à le découvrir. Charles XII ne pardonne jamais une telle faute. Vous n'ignorez pas qu'il a porté la peine de mort contre tout militaire qui introduirait une femme dans le camp ; mais soyez sans inquiétude. M. Eugène est mon colonel, je l'ai vu naître, il sait que je donnerais ma vie pour lui. Sous prétexte que votre santé était faible, il a obtenu la permission de vous confier à mes soins. Depuis huit jours vous occupez cette cabane que j'ai louée à un habitant de Karsinski, et ma prudence saura détourner les soupçons qui pourraient compromettre votre sûreté.

FLORESKA.

Non, Valouski, je ne puis rester davantage, les jours d'Eugène sont ménacés. Mon père ignore ma destinée, peut-être même il rê-

pand des larmes sur mon sein. C'est à moi d'en tarir la source.

VALOUSKI.

Comment, morbleu ! vous voulez déserter ?

FLORESKA.

Mon parti est pris, et je compte sur vous pour seconder mon projet. Oui, Valouski, je fuirai ces lieux où un plus long séjour me rendrait coupable. J'irai me jetter aux pieds de mon père, et lui prouver que sa fille, quoiqu'égarée par l'amour, est toujours digne de lui.

VALOUSKI.

Oh ! en ce cas, je vais user de mon autorité. J'oublie que vous êtes une femme, vous êtes mon prisonnier et je vous garde, il serait trop difficile de vous rendre aux Russes sans perdre beaucoup au change. Je leur défie de nous donner un prisonnier qui vous ressemble ; mais j'apperçois quelqu'un qui saura bien détruire toutes ces belles résolutions.

FLORESKA, *avec joie.*

C'est Eugène.

VALOUSKI.

C'est Eugène ! allons, allons, vous ne déserterez pas.

SCENE III.

(Les habitans du village et les Suédois rentrent en scène, ils sont suivis d'Eugène Renschild à la tête d'un corps nombreux).

VALOUSKI, FLORESKA, EUGÈNE, Soldats Suédois, Villageois.

EUGÈNE, *à voix basse.*

Chère amie ! que j'éprouve de joie de vous revoir ? (*haut*). Bon jour, bon Valouski.

VALOUSKI.

Mon colonel, je vous salue.

EUGENE, *aux Villageois.*

Mes amis, le récit de vos infortunes est parvenu jusqu'à Charles XII. Il m'a chargé d'un devoir bien doux pour mon cœur, celui d'essuyer vos larmes et de vous offrir tous les secours que l'homme sensible doit au malheur. Voici cinq cents rixdallers qui doivent être employés à réparer les funestes effets de l'incendie. Point de remercimens, mes amis ; ils sont dus au monarque qui sait joindre à tout l'éclat des talens militaires cette grandeur d'ame, cette douce bienfaisance qui caractérisent les héros.

LES VILLAGEOIS.

Ah ! le bon prince ! (*ils se partagent l'argent.*)

VALOUSKI, *amenant Eugène sur l'avant-scène.*

Deux mots, mon colonel, ces bons villageois n'étaient pas les seuls qui desirassent votre arrivée ; mademoiselle et moi nous vous attendions avec impatience.

EUGÈNE, *étonné.*

Que dites-vous ?

FLORESKA.

Il sait tout.

EUGÈNE.

Comment ? . . .

FLORESKA.

Il a découvert notre secret.

VALOUSKI.

Ah! mon colonel, c'est un fier embarras pour deux amoureux que de vouloir dissimuler, un geste, un coup-d'œil la moindre chose les trahit. (*Le bruit du canon redouble*).

EUGÈNE.

Je ne puis rester plus long tems près de vous, mon régiment a reçu l'ordre de proteger le passage de la Welsna par les troupes que commande le général Levenhaupt, je vous quitte.

FLORESKA.

Eugène, ne vous exposez point temérairement, songez que de votre existence dépend celle de Floreska.

EUGENE.

Rassurez-vous, Floreska, vous me reverrez bientôt, vainqueur des ennemis de mon roi, venir chercher à vos pieds le prix de ma victoire.

(Eugène fait un signe, toute la troupe se met en mouvement. Il fait ses adieux à Floreska, se met à la tète des troupes suédois s, et sort Tous les villageois le suivent des yeux. Eugène reparaît de l'autre coté de la Woiska, il sort, les villageois le suivent).

SCENE IV.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI.

Eh bien, madame, vous vous taisez, songeriez-vous encore à la fuite ? . . .

FLORESKA.

Oui, et ma résolution est invariable, pourriez-vous refuser de me servir.

VALOUSKI.

Je le dois. Vous êtes considéré comme prisonnier de guerre, remise à la garde de mon colonel ; vous donner les moyens de fuir, ce serait exposer sa sûreté et je ne puis y consentir.

FLORESKA.

Rassurez-vous, je ne partirai qu'avec l'aveu d'Eugène.

VALOUSKI.

Et vous espérez l'obtenir ?

FLOREEKA.

J'en suis sûre.

VALOUSKI.

Mais l'amour ? . . .

FLORESKA.

Doit se taire quand l'honneur parle.

VALOUSKI.

Bah ! l'amour est comme bien des gens ; il ne fait pas toujours ce qu'il devrait faire.

FLORESKA.

Ainsi, vous me promettez. . . .

VALOUSKI.

Je ne promets rien, morbleu ? je ne promets rien.

SCENE V.

Les Précédens, COCASKI, les Villageois.

LES VILLAGEOIS *rentrant en scène.*

C'est Cocaski ! c'est Cocaski !

VALOUSKI.

Qu'est-ce que c'est que Cocaski ?

COCASKI.

C'est moi, monsieur le général.

VALOUSKI.

Vous vous trompez, je ne suis point général.

COCASKI.

Vous pouvez le devenir, monsieur le soldat.

VALOUSKI.

Je ne suis point un monsieur.

COCASKI.

Cependant vous êtes sûrement quelque chose ?

VALOUSKI.

Je suis caporal, mille tonnerres !

COCASKI.

Hé bien, caporal mille tonnerres ! ne pourriez-vous pas m'enseigner comment il faut s'y prendre pour parler au roi ?

VALOUSKI.

Vous voulez parler au roi, vous ?

COCASKI.

Oui, monsieur, moi en personne, et pour affaire d'intérêt.

VALOUSKI.

Je vous crois.

COCASKI.

Tenez, monsieur, vous êtes caporal ? soldat par conséquent ?

VALOUSKI.

J'ai cet honneur, mon camarade.

COCASKI.

Eh bien ! monsieur mon camarade, vous pourrez peut-être me servir dans cette affaire là. Je m'appelle Nicolas Cocaski ; je suis meunier et propriétaire d'un superbe moulin très-achalandé.

VALOUSKI.

A vent ?

COCASKI.

Comment avant ? avant quoi ? . . . ah ! à vent, c'est pas à eau sûrement ; dans ce pays l'eau est gêlée six mois de l'année. Ce moulin est à une petite distance de ce village ; et comme les Kalmoucs et les Cosaques brûlent tout dans les environs, je ne vois par-tout que feu et flammes, ce qui ne fait pas venir l'eau au moulin.

VALOUSKI.

L'imbécille ! C'est vrai.

COCASKI.

Or, pour éviter d'être pillé et volé par ces maraudeurs de Cosaques

je viens prier votre roi de faire mettre une sentinelle ou deux à mon moulin.

VALOUSKI.

Ah ! ah !

COCASKI.

Ce n'est pas pour moi que j'ai peur ; mais il faut vous dire que cette guerre là vient bien mal à propos ; car je devais me marier ces jours-ci, et le canon dérange ma nôce ; ma petite Pauliska, ma future, est avec maman, la mère Briska ; et si les Cosaques venaient assiéger le moulin et qu'ils vissent ma femme et qu'elle leur plût, et qu'ils la prissent ou la tuassent, je serais veuf sans avoir cessé d'être garçon ; et vous sentez qu'il serait très-désagréable pour ma Pauliska d'être tuée au moment de se marier.

VALOUSKI.

C'est juste. Ainsi vous voulez que nos soldats gardent votre femme?

COCASKI.

Que vos soldats gardent ma femme ! elle serait en bonnes mains. Je garde ma femme tout seul, c'est mon moulin que je veux faire garder, parce que si on vient nous attaquer, je suis bien aise de ne pas voir dévaster mes propriétés.

VALOUSKI.

Il faut vous battre, si l'on vient vous attaquer.

COCASKI.

Tiens, me battre ! pourquoi faire ?

VALOUSKI.

Pour voler à l'immortalité sur les aîles de la victoire.

COCASKI.

J'aime mieux m'en tenir aux aîles de mon moulin, ça me connaît davantage.

VALOUSKI.

Mais croyez-vous que le roi consente à ce que vous desirez ?

COCASKI.

Il se gardera bien d'y manquer, il y va de son intérêt. Figurez-vous que mon moulin est situé sur un rocher tout près du petit bois de Drava, et qu'au milieu de ce bois est un chemin qui conduit droit au camp de l'Empereur, devant Pultawa.

FLORESKA *à part.*

Le petit bois, le moulin, je ne l'oublierai pas.

VALOUSKI.

En ce cas vous avez raison, le Roi ne négligera pas de faire occuper votre moulin. . . . Qu'est-ce que ce bruit ? . . .

FLORESKA.

C'est un nouveau détachement de soldats, qui, sans doute, va rejoindre Renschild.

SCENE VI.

Les Précédens ; HOORN, Soldats Suédois.

HOORN.

Qui commande ce poste établi sur la Worska ?

VALOUSKI.

Le capitaine Volna, blessé hier dans l'attaque de ce hameau par les Cosaques.

COCASKI.

Monsieur l'Officier. . . .

HOORN.

Soldats, à vos postes ; le Roi lui-même va se rendre en ce lieu.

COCASKI.

Le Roi ? bon ! je lui parlerai.

HOORN.

Que tout le détachement se mette sous les armes, que les tambours battent aux champs, et que Sa Majesté puisse être satisfaite de la tenue des troupes qui garnissent ce passage important. Je cours porter les mêmes ordres aux postes établis sur l'autre rive de la Worska.

COCASKI.

Je verrai le Roi.

(Hoorn passe le pont à la tête de son détachement. Les Suédois qui étaient restés en scène, sortent par le bas de la montagne ; sur un signe de Valouski Les Villageois s'avancent et forment un cercle autour de lui, en lui prêtant la plus grande attention).

SCENE VII.

VALOUSKI, FLORESKA, COCASKI, les Villageois.

VALOUSKI.

Ah ! ça, écoutez-moi, mes amis ; il faut profiter de ce moment pour témoigner au roi votre reconnaissance. Les cinq cents rixdallers que vous tenez de sa générosité, suffisent pour réparer vos pertes. Il faut un instant oublier vos chagrins pour fêter votre bienfaiteur.

COCASKI.

Tiens, tiens, on vous a donc donné de l'argent à vous autres ?

VALOUSKI.

Etes-vous de mon avis ?

TOUS.

Oui, Valouski.

COCASKI.

Vous en êtes ? nous en sommes.

VALOUSKI.

Allez vous préparer.

COCASKI, *entendant le bruit du canon.*

Allez vous préparer ; c'est fort bien dit ; mais cependant, père caporal, faites donc attention que nous ne pouvons pas danser au bruit de cette musique diabolique ! pan ! pan ! pan ! pan.

VALOUSKI.

Et qu'est-ce que cela fait ?

COCASKI.

Ça fait que moi qui vous parle je perdrai la mesure, et puis le roi....

VALOUSKI.

Ne crois-tu pas que le roi va s'effrayer comme toi ? tu peux être tranquille. J'ai entendu Charles XII au siége de Copenhague demander à ceux qui l'entouraient quel était ce sifflement qu'il entendait si près de ses oreilles. — C'est, lui répondit-on, le bruit de la mousqueterie chargée à balles que l'on tire sur vous. — Bon, dit Charles, ce sera là dorénavant ma musique.

COCASKI.

Eh ben, il a du goût en fait d'harmonie. Mais ça ne m'étonne pas ; car c'est un diable, il faut toujours qu'il fasse la guerre.

VALOUSKI.

Allons, mes amis, ne perdons point de tems ; mais qui se chargera de porter la parole pour vous devant le roi ?

COCASKI.

Je m'en charge, et vous serez contens de mon éloquence champêtre. (*Les tambours battent aux champs dans l'éloignement.*)

VALOUSKI.

Le roi s'avance ; allez et revenez vîte.

COCASKI.

Oui, allons nous préparer. Vous, mes amis, disposez des bouquets, des fleurs des branches de lauriers. Pendant ce tems je vais dans un coin ruminer à mon discours. Ah ça ! dites donc, comment reconnaîtrai-je le roi ? a-t-il des habits dorés ? a-t-il de l'argenterie sur son uniforme ?

VALOUSKI.

Au contraire, la simplicité est la première des vertus de Charles XII. Sur le champ de bataille, ses ennemis le reconnaissent aux coups qu'il porte et non à la richesse de ses vêtemens.

COCASKI.

Ah ! c'est aux coups qu'il se fait reconnaître. Eh bien, vous me ferez le plaisir de me le montrer, car je ne veux pas le reconnaître de cette manière là.

VALOUSKI.

Partez.

COCASKI.

Oui, partez, et attendez pour venir vous présenter au roi que j'aille me mettre à votre tête.

(Les villageois sortent par le bas de la montagne avec Cocaski. Les tambours battent aux champs.)

VALOUSKI.

Voici le roi. Il est accompagné du feld maréchal Renschild, père de mon colonel.

SCENE VIII.

Les Précédens, LE ROI, RENSCHILD, Etat-major.

LE ROI.

Que mon régiment des gardes charge cette colonne Russe qui harcelle Levenhaupt ; que mes grenadiers ne fassent feu qu'à six pas de l'ennemi, et que le culbutant ensuite, ils le forcent à s'engloutir dans les marais près duquel il est appuye.

RENSCHILD.

Sire, ce mouvement me paraît habilement conçu ; mais d'une difficile execution.

LE ROI.

Oubliez vous, Renschild, que ce sont mes soldats qui vont l'opérer ?

RENSCHILD.

Sire, vous voyez d'ici, le malheureux hameau de Karsinski que les Cosaques ont rendu la proie des flammes. C'est à ces habitans que votre majesté vient de faire remettre cinq cents rixdallers. Le

feu l'auroit totalement détruit et tous les villageois auraient péri sans les prompts et courageux secours de vos troupes.

LE ROI, *à ses gardes.*

Bien, mes amis! des barbares sans discipline sont cruels; mais de véritables soldats sont toujours humains. Comment les Cosaques ont-ils pénétré jusqu'en ces lieux?

RENSCHILD.

Nos vedettes ont été surprises et la grande garde a été tournée.

LE ROI.

M. le maréchal, vous vous informerez s'il n'y a point de négligence de la part de l'officier qui commande ce cantonnement; et, pour pour qu'un tel malheur n'arrive plus, vous ferez doubler tous les postes dont je ferai moi-même la visite.

RENSCHILD.

Sire, quel sera l'ordre du jour?

LE ROI.

Le même. Cependant j'ai appris que des femmes étaient dans les lignes Suédoises. Vous y ajouterez que je renouvelle la peine de de mort contre tous militaires qui introduiraient une femme dans mon camp, La disette affreuse qui règne dans mon armée autorise cette mesure. De plus, si ce sont des femmes qui intéressent mes guerriers, je dois tout craindre de leurs allarmes, de la terreur des regrets quelles inspireront à ceux qui leur sont chers. Pour que les hommes soyent prêts à se sacrifier à tous momens, il faut les isoler de l'affection qui a le plus de pouvoir sur leurs ames.

RENSCHILD.

Je ne m'étonne plus, sire, que jamais l'amour n'a eu d'empire sur votre cœur.

LE ROI.

J'ai redouté les femmes artificieuses. Je fis de la gloire mon idole et c'est a elle seule que j'ai résolu de sacrifier. A propos, Renschild, vous ferez aussi exécuter dans les vingt-quatre heures l'ordre que j'ai donné, de faire conduire en Livonie tous les prisonniers Moscovites qui se trouvent dans mon camp.

FLORESKA et VALOUSKI.

Ciel!

RENSCHILD.

Sire, vous serez obéi.

LE ROI, *fixant Floreska.*

Mais quel est cet officier?

RENSCHILD.

Un ami de mon fils et son prisonnier de guerre. C'est pour lui qu'il vous a demandé la permission d'habiter Karsinski.

LE ROI.

Votre fils a raison. La guerre qui divise les deux nations, ne peut autoriser un honnête homme à manquer aux loix de l'amitié, et surtout à celles de la reconnaissance. Approchez jeune homme.

FLORESKA, *s'approche en tremblant.*

Sire. . . .

LE ROI.

Vous paraissez intimidé.

FLORESKA.

Non prince.

LE ROI.

Avez vous quelque chose à vous reprocher ? ne vous seriez-vous pas vaillamment defendu, lorsque vous vous rendites à mes troupes?

FLORESKA.

Ah ! sire, le ciel est temoin que j'aurais préféré la mort à cette affreuse captivité.

LE ROI.

Eh bien, consolez-vous, mon ami ; apprenez que l'on peut être vaincu par mes soldats et avoir encore des titres à la gloire.

FLORESKA.

Il est vrai que j'ai trouvé quelque consolation d'être prisonnier des Suédois.

LE ROI.

Dans quel corps Moscovites serviez vous?

FLORESKA.

Je n'étais attaché à aucun régiment ; j'étais employé à l'état-major général du Czar.

RENSCHILD.

Nous pourrions tirer de cet officier des renseignemens qui seraient pour nous de la plus grande utilité.

LE ROI, *après un instant de réflexion.*

Essayez de l'interroger.

RENSCHILD.

Jeune homme, vous pouvez adoucir les rigueurs de votre détention en nous servant par vos révélations sur les forces et les positions de l'ennemi.

FLORESKA.

Monsieur le général, la présence du monarque et votre grade peuvent seuls arrêter les reproches que me fait naître l'injurieuse demande que vous osez me faire. L'honneur me défend de parler et vous ne devez attendre de moi que le plus absolu silence.

RENSCHILD.

Savez-vous qu'autorisé par les cruautés du Czar, on pourrait vous forcer à répondre ?

LE ROI.

Laissez, maréchal ; son silence fait son éloge, et je ne veux pas qu'il soit dit que Charles ait abusé de la situation d'un militaire pour lui faire trahir son souverain.

SCENE IX.

Les Précédens, HOORN.

HOORN.

Sire, le colonel Drozenski, envoyé du Czar, demande à être introduit auprès de votre majesté.

FLORESKA, *à part.*

Dieux ! Drozenski, celui à qui ma main fut promise.

LE ROI.

Faites le venir. (*Hoorn sort.*)

SCENE X.

LE ROI, RENSCHILD, FLORESKA, Officier et Soldats.

LE ROI.

Que me veut Pierre !

RENSCHILD.

Il va sans doute vous faire demander une trève.

LE ROI.

Je n'y consentirai point.

RENSCHILD.

Peut-être même vous offrira-t-il la paix.

LE ROI.

Il l'obtiendra encore moins. J'ai juré de n'entreprendre jamais une guerre injuste et de n'en terminer une légitime que par la perte de mes ennemis.

FLORESKA, *à Valouski.*

Je ne puis m'offrir aux regards de Drozenski ; éloignons nous.

LE ROI, *à Floreska qui veut sortir.*

Demeurez, jeune homme, votre présence m'est nécessaire.

FLORESKA.

Mais sire. . . . .

LE ROI.

Je le veux.

(Floreska obéit ; elle est tremblante : les troupes font divers mouvemens.)

SCENE XI.

Les Précédens, HOORN, DROZENSKI.

HOORN.

Sire, voilà M. de Drozenski.

LE ROI.

Eh bien, monsieur le colonel, que veut-on de moi ?

DROZENSKI.

Sire, le Czar, mon maître, désirant mettre fin à la guerre cruelle qui ravage ces contrées et devenir l'allié d'un heros dont il honore les talens militaires et le rare courage, m'a chargé de vous offrir la paix.

LE ROI.

Monsieur le colonel, dites à Pierre que je ne traiterai avec lui qu'à Moscou.

DROZENSKI.

J'observerai à votre majesté que le convoi de vivres et les renforts qu'amenait le général Levenhaupt sont tombés en notre pouvoir.

LE ROI.

Le canon qui gronde en ce moment m'assure le contraire. Dans tous les cas, nous avons des vivres pour vingt-quatre heures et c'est assez.

DROZENSKI.

Mais sire. . . . .

LE ROI.

Monsieur le colonel, vous avez ma réponse.

DROZENSKI.

J'aurai donc la douleur de porter un refus à mon maître.

LE ROI.

Colonel, il m'est parvenu que ceux de mes soldats que le sort de la guerre a rendu vos prisonniers étaient maltraités par les Moscovites. Dites à Pierre que je pourrais user de représailles, mais qu'une telle conduite est indigne d'un souverain. (*Montrant Floreska.*) Voici un de vos officiers qui vous dira que Charles ne connait point d'ennemis quand ils sont malheureux. (*Il fait avancer Floreska.*)

DROZENSKI, *à part.*

Dieux! Floreska.

FLORESKA, *à part.*

Je suis perdue!

VALOUSKI.

Nous sommes bloqués.

LE ROI.

Vous connaissez cet officier?

DROZENSKI.

Oui, sire, beaucoup.

FLORESKA, *à part.*

Cruelle situation!

VALOUSKI.

Ça va mal.

DORZENSKI.

Sire, je suis chargé de demander une grâce à votre majesté.

LE ROI.

Parlez, monsieur le colonel.

FLORESKA, *à part.*

S'il me fait connaître, je suis perdue.

DROZENSKI.

La belle Floreska, la fille du prince Menzicoff, qui se trouvait au camp du Czar en a disparu depuis quelques jours. Puis-je espérer quelle sera remise entre mes mains, si elle se trouve dans votre camp?

FLORESKA.

Grand Dieu!

LE ROI.

Non, monsieur le colonel.

DROZENSKI.

Quoi! sire. . . . .

LE ROI.

La position où se trouve mon armée m'a forcé de prendre à cet égard les mesures les plus sévères. J'ai porté la peine de mort contre toute personne étrangère qui s'introduirait dans mon camp; et, quelque soit le rang, la puissance ou le sexe de ceux qui enfreindraient mes ordres, ils n'échapperaient point au châtiment.

DROZENSKI.

Grand Dieu!

LE ROI.

D'ailleurs, comment la jeune princesse se trouverait-elle dans mon camp? y a-t-elle été amenée par mes soldats.

DROZENSKI.

Non, sire ; séduite par un de vos officiers, elle a fui volontairement le camp du Czar.

FLORESKA.

Monsieur le Colonel vous pourriez croire. . . . .

VALOUSKI.

Silence ou vous vous perdez.

LE ROI.

Nommez ce téméraire, son amante et lui payeront de leur vie leur infraction à mes ordres.

FLORESKA.

Que va-t-il faire ?

VALOUSKI.

Pour peu qu'il l'aime, il se taira.

DROZENSKI, *à part.*

Si je dis un mot, je la conduis à la mort. (*Haut.*) non, sire, je ne veux point avoir à me reprocher la perte des coupables, puisse ma discrétion faire entrer le remords dans leur cœur, et les rappeler à leur devoir.

LE ROI.

J'approuve votre générosité, colonel ; mais malheur à eux si je parviens à les connaître.

DROZENSKI.

Sire, je suis lié intimément avec la famille de ce jeune officier. Permettez-moi de vous offrir en sa faveur un échange.

FLORESKA.

Grand Dieu !

DROZENSKI

Son père qui occupe un rang très-distingué dans l'armée Morcovite croit avoir perdu son fils et le pleure chaque jour.

LE ROI.

Pourquoi n'avoir pas instruit votre famille de votre position et la réduire au désespoir ; c'est mal, très-mal.

ROZENSKI.

Ne seriez-vous pas content, jeune homme, de pouvoir vous rendre près de votre père et tarir les larmes qu'il répand sur votre sort.

FLORESKA.

Monsieur le colonel.

DROZENKI.

Je vous supplie, sire, qu'il me soit permis d'amener moi-même au camp Moscovite ce jeune militaire et de le remettre entre les bras de son père, de mon ami, je regarderai ce jour comme le plus beau de ma vie.

FLORESKA.

Monsieur le colonel, j'ai des torts envers mon père et je crains....

DROZENSKI.

Ah ! rassurez vous, je me charge de la réconciliation, d'attenuer les reproches qu'il pourrait vous faire. Vous le savez. personne ne vous aime plus.... ne vous porte plus d'intérêt que moi.

LE ROI.

Et quel officier donneriez-vous en échange ?

DROZENSKI.

Sire, je suis certain d'obtenir du Czar, le major Strill. . . . .

RENSCHILD.

Sire, j'observerai à votre majesté que cet officier fut pris par mon fils, qu'il fut remis à sa garde, qu'il est son ami. Eugène, j'en suis persuadé, sera au désespoir que ce jeune homme doive à tout autre que lui sa liberté.

LE ROI.

Vous avez raison, maréchal, et votre fils me sert avec trop de dévouement pour lui refuser cette marque de ma bienveillance.

RENSCHILD.

Tranquilisez-vous colonel, Eugène est très-lié avec ce jeune homme; il a pour lui les soins les plus touchans.

DROZENSKI.

Je le crois, quel supplice! sire, je me retire désespéré de n'avoir pu réussir. Je vais instruire le Czar, mon maître, de votre inébranlable résolution.

LE ROI.

Dites-lui que s'il est vaincu à Pultawa, je saurai le traiter en souverain; mais que si le sort se declarait contre moi, la guerre ne finirait que par la destruction totale de l'une des deux nations.

DROZENSKI, *salue le roi et s'arrêtant devant Floreska.*

Jeune homme, je vais revoir votre père; je vais lui apprendre que je vous ai trouvé en ces lieux. Puisque votre liberté dépend de monsieur le colonel Renschild, il est trop généreux pour refuser de vous rendre aux vœux de votre famille. Il le doit, et vous devez user de votre ascendant sur lui pour l'obtenir, si vous voulez prévenir les plus grands malheurs qui menacent en ce jour et vous et votre. . . et votre père. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LE ROI, RENSCHILD, FLORESKA, VALOUSKI, HOORN.

VALOUSKI.

Ah! je respire! j'ai bien cru que c'était fait de nous.

LE ROI.

Eh bien! messieurs, vous voyez que ma réponse à Pierre n'est guère dans le stile diplomatique, et que l'envoyé le moins intelligent peut la rapporter exactement à son souverain.

RENSCHILD.

Votre majesté ne la charge point d'ornemens superflus.

(*La canonade devient plus vive.*)

Il parait que les Russes s'opposent avec opiniâtreté à la jonction de Levenhaupt.

LE ROI.

J'y vais moi-même. Accompagnez-moi, messieurs, et prouvons aux Moscovites que ce n'est pas aux fuyards de Narva qu'il est permis de faire tête aux soldats de Charles XII. (*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

FLORESKA, VALOUSKI.

FLORESKA.

Ils s'éloignent.

VALOUSKI.

Le roi va se mettre à la tête de ses soldats ; l'affaire ne sera pas long-tems douteuse.

FLORESKA.

Ah! Valouski! combien j'ai tremblé d'entendre Drozenski accuser Eugène. Cet instant eut été le dernir de ma vie. Sa présence a redoublé mes alarmes. Sa feinte générosité ne m'en impose pas. Je connais son âme atroce ; il n'a retardé sa vengeance que pour la rendre plus certaine.

VALOUSKI.

Ah! madame, calmez-vous, dissipez cette affreuse agitation.

FLORESKA.

Je ne le puis. Une idée sinistre me poursuit ; je me représente Eugène dans ce terrible moment au milieu des Moscovites bravant mille morts pour servir son roi et son pays. Grand Dieu! si le fer meurtrier allait l'atteïndre. Malheureuse Floreska!

(Le canon redouble. On voit dessus la montagne passer différens corps de troupes. Eugène arrive, descend avec précipitation. Floreska l'appercevant s'écrie :)

SCENE XIV.

Les Précédens, EUGENE.

EUGÈNE.

Mon amie, rassurez-vous. La ligne des Moscovites est rompue et la jonction de Levenhaupt avec l'armée s'effectue en ce moment.

VALOUSKI.

Je l'avois bien dit, moi, que nous serions vainqueurs.

EUGÈNE.

Je vous le répète, l'ennemi est repoussé de toutes parts.

VALOUSKI.

Bon!

FLORESKA.

Eugène, j'attendais votre retour avec impatience ; ayez pitié de la malheureuse Floreska. Depuis quelque tems vous résistez envain à mes prières, il faut absolument que j'abandonne le camp Suédois. Jugez de la douleur de mon père qui regarde ma mort comme inévitable. Notre secret est découvert Le colonel. Drozenski, envoyé par le Czar au camp de Charles, vient de me reconnaître. Songez que votre sort en dépend, puisque l'ordre du jour porte expressément la peine de mort contre tout Suédois qui introduirait une femme dans le camp. Apprenez que d'après l'ordre du roi, les prisonniers de guerre vont être envoyés en Livonie ; songez enfin que l'honneur me défend de rester plus long-tems près de vous. La pureté de vos sentimens doit vous rendre capable de cet effort. Il faut que séparés l'un de l'autre, nous puissions dire : Eugène fut digne de Floreska, Floreska s'est montrée digne d Eugène.

EUGÈNE.

Il faut donc que je renonce à tout espoir de bonheur, que je vous cède à Drozenski, et qu'un hymen affreux vous livre à mon indigne rival.

VALOUSKI.

Vous avez raison ; mais les craintes de mademoiselle n'en sont pas moins fondées ; et, pour moi, j'avoue franchementque sa pré-

sence en ces lieux peut lui faire courir les plus grands dangers

FLORESKA.

Je le vois, je n'ai plus qu'à mourir.

EUGÈNE.

Eh bien, vous l'emportez ; fuyez, je prends tout sur moi, et dans mon infortune, je serai encore heureux d'exposer mes jours pour sauver les vôtres.

VALOUSKI.

Il me vient une idée, qui, je crois, pourra combler vos vœux sans vous faire courir aucun péril. Les habitans de ce hameau doivent venir rendre hommage et faire leurs remercimens au roi ; on dansera, tout le monde va s'assembler ici. Je vais faire prendre à mademoiselle des habits de pâtre, et à la faveur du tumulte de la fête, elle pourra s'échapper : en longeant la chaîne des rochers, nous pourrons gagner le bois de Drava où une fois arrivés nous serons à une portée de fusil des vedetes ennemies. Je vous quitterai en ce lieu et de-là vous pourrez, sans crainte, arriver au camp du Czar, et jouir des embrassemens de votre père.

(Les trompettes sonnent, et annoncent l'arrivée du roi.)

EUGÈNE.

Voici le roi.

VALOUSKI.

Ne perdons pas un moment. Entrons dans ma cabane et disposons tout pour votre évasion. Eh vite, vite ! le roi s'avance, dépêchons-nous. (*Il entraine Floreska dans sa cabane.*)

EUGÈNE.

Ah mon Dieu ! protege Floreska.

SCENE XV.

LE ROI, RENSCHILD, EUGENE, LEVENHAUPT, HOORN, Tout l'Etat-Major.

LEVENHAUPT.

Oui, sire, ce n'est qu'à deux lieues de ce cantonnement que j'ai apperçu les Moscovites.

LE ROI.

Qu'avez-vous fait ?

LEVENHAUPT.

Aussitôt j'ai donné l'ordre de marcher droit à eux. Le premier choc des Suédois fut terrible et renversa la ligne ennemie ; mais leur grand nombre, les masses imposantes qu'il présentait de toutes parts engagerent un combat affreux que la nuit seule vint faire cesser. Le lendemain à la pointe du jour l'ennemi nous attaque et dans la journée j'ai trois combats à soutenir contre lui ; le soir le général Russe Phulg me fait proposer de capituler honorablement....

LE ROI.

Quelle est votre réponse ?

LEVENHAUPT.

J'encloue les canons, j'incendie le convoi, je passe la Dessna, je livre le dernier combat et je me trace une route sur le corps des ennemis.

LE ROI.

Votre réponse me plait infiniment. De combien était composée votre armée ?

LEVENHAUPT.

De seize mille hommes.

LE ROI.

Et celle du Czar.

LEVENHAUPT.

De vingt-cinq mille fantassins et quinze mille cavaliers.

LE ROI.

Combien avez vous soutenu de combats.

LEVENHAUPT.

Cinq.

LE ROI.

Lorsque vous avez attaqué, connaissiez vous les forces ennemies?

LEVENHAUPT.

Non, sire; tant de victoires ont donné aux soldats de votre majesté une si grande confiance qu'ils ne s'informent jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils sont.

LE ROI.

Ainsi vous ne m'amenéz. . . . .

LEVENHAUPT.

Que le tiers des troupes avec lesquelles j'étais parti.

LE ROI.

C'est bien peu. Mais quand on s'est si bien défendu, les vainqueurs sont au dessous des vaincus.

LEVENHAUPT.

Que votre majesté me permette de rendre des hommages publics à M. le colonel Renschild; ses talens ont opéré ma jonction avec l'armée, et son intrépidité a été admirée de chacun de nous.

LE ROI.

Ce que vous me dites ne m'étonne pas. C'est un de mes braves, et je vois avec plaisir qu'il est digne de son père.

EUGÈNE.

Sire, j'ai fait mon devoir. Rien ne me coutera pour mériter de combattre sous vos ordres et vous prouver mon dévouement. Je serais trop heureux de sacrifier ma vie pour conserver celle de mon prince. (*Des sons champêtres se font entendre.*)

LE ROI.

Qu'est-ce que cela ?

EUGÈNE.

Ce sont les villageois de Karsinski, qui viennent apporter aux pieds de votre majesté le tribut de leur reconnaissance pour le généreux secours que vous leur avez fait donner.

SCENE XVI.

Les Précédens, Tous les Villageois et Villageoises, VALOUSKI ET FLORESCA.

(Valouski et Floreska sortent de la cabane et se mêlent parmi les villageois. Cocaski est à la tête de ces derniers Tableau général.)

COCASKI.

Sire, permettez au faible organe de ces malheureux de haranguer un moment votre majesté. Tous ces incendiés brûlaient d'impatience de vous témoigner leurs respectueux remerciemens. Ils doivent aussi des éloges considérables et universels à tous vos soldats pour la chaleur et le feu qu'ils ont mis a éteindre l'incendie et ils les prient de croire qu'ils seront toujours enflammées de la reconnais-

sance la plus sincère. Tout ce que je dis, sire, c'est la vérité; car n'ayant point été brûlé, je n'ai rien reçu de l'argent que vous avez donné à tout le monde; mais c'est égal. Je me plais à vous reconnaître pour le plus puissant monarque de la terre; non que je veuille par cette phrase, rabaisser mon souverain le Czar. Il se bat bien aussi, c'est une justice à lui rendre; mais malgré cela, vous êtes notre vrai maître en étant notre bienfaiteur et de plus le plus fort. Sire, voilà tout.

LE ROI, *à ses officiers.*

Eh bien, messieurs, que l'on dise maintenant qu'il n'y a pas ici de brillans orateurs. Je parie que cet éloquent villageois est Moscovite d'origine.

COCASKI.

De tems immémoriable, sire; mon père était Danois.

LE ROI.

C'est très-bien, mes amis; c'est très-bien. Allons dansez, les Moscovites auront leur tour.

(Ballet. Tous les Villageois forment différens groupes. On présente des branches de lauriers au Roi. Floreska et Valouski s'évadent. — Tableau — Au même moment une décharge de mousquetterie se fait entendre. Etonnement général.)

SCENE XVII.

Les Précédens, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Sire, le prisonnier remis à la garde du colonel Renschild et un autre homme viennent de franchir les avant-postes. Ils cherchent à gagner les lignes ennemies.

EUGENE.

Elle est sauveé.

LE ROI.

Eugène, vous avez répondu de ce prisonnier.

EUGENE.

Sire, prononcez sur mon sort, mais apprenez la vérité. Ce n'est point un prisonnier Moscowite qui s'est échappé, c'est la fille du prince Menzicoff.

TOUS.

La fille du prince Menzicoff.

LE ROI.

C'est vous qui l'avez introduite dans le camp.

EUGENE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Ainsi volontairement vous m'avez trompé, et vous avez violé les loix militaires que vous deviez par votre grade faire respecter.

EUGENE.

Je fus entraîné par une force irrésistible.

LE ROI.

Qui vous a donc contraint à cette démarche?

EUGENE.

L'amour et la jalousie. Mon sang! ma vie sont devoués à votre majesté; mais mon cœur est à mon amante, je préférais la mort à me la voir enlever. Cependant aujourd'hui où j'ai vu le danger

qu'elle courait, je n'ai rien calculé des périls qui allaient suivre sa délivrance. Je connais la rigueur de vos ordonnances militaires et la nécessité qui vous a contraint à les publier. Je sais que la mort doit punir ma faute. Mais Floreska est sauvée, je n'ai plus rien à redouter, et je vais sans regret et sans murmure subir l'exécution de mon arrêt.

(Quatre grenadiers entourent Eugène. Mouvement de terreur de la part de tous les personnages. Tableau. Tous les Officiers peignent leur douleur).

LE ROI, *bas.*

Une femme aura donc perdu un des meilleurs officiers de Charles XII.

(Renschild et Levenhaupt ramènent Eugène qui se jette aux pieds du Roi).

EUGENE.

Sire, je ne crains pas la mort, je l'ai bravé mille fois; mais une affaire générale se prépare. Souffrirez-vous que le fils du Maréchal Renschild n'ait point l'honneur d'y assister; accordez cette grace au malheureux Eugène dont toute sa famille a versé son sang au service de sa patrie. Permettez-lui de trouver le trépas au milieu des rangs ennemis, afin que sa mort soit digne de son père et puisse encore être utile à son prince et à son pays.

(Tous les assistans semblent par leurs gestes solliciter en faveur d'Eugène).

LE ROI.

Je vous accorde vingt quatre heures. (*Tableau général*).

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente les rochers de Drava; au fond une chaîne de montagnes, sur un rocher est le moulin de Cocaski, au bas du rocher sa maison qui a une porte et une croisée en face du public. Une croisée élevée d'environ sept pieds de hauteur est pratiquée de côté.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, on voit des Suédois poursuivant les Russes et les Cosaques.

SCENE II.

BRISKA, *à la fenêtre du moulin, dit à Pauliska qui est sur la porte.*

Pauliska, tu peux sortir, je ne vois plus personne.

PAULISKA.

Quel tapage! ah! que la guerre est une vilaine chose! je n'aimerai jamais cela.

BRISKA.

Et Cocaski, mon pauvre fils, qui devrait être de retour, je crains bien qu'il n'ait été mêlé dans cette bagarre.

PAULISKA.

Ah! il n'y a point de danger ma mère, mon futur est trop sage et trop prudent.

BRISKA.

Qu'avait-il besoin d'aller à Karsinski, malgré nos représentations? Il aurait bien mieux fait de rester ici pour nous défendre.

PAULISKA.

Ou pour nous consoler.

BRISKA.

D'ailleurs, pourquoi aller demander au camp Suédois de pla-

cer une sentinelle à notre moulin ? nous qui sommes Moscowites et sujets du Czar auquel nous avons juré fidélité et obéissance.

PAULISKA.

Ma mère, il ne faut pas lui en vouloir ; il a été demander une sentinelle pour empêcher les cosaques de nous attaquer.

BRISKA.

C'est une folie. Les Cosaques nous attaqueront avec bien plus d'acharnement en voyant un factionnaire Suédois.

PAULISKA

Ce sont de terribles hommes que ces Cosaques ! on dit qu'ils brûlent, qu'ils ravagent et qu'ils enlèvent les jeunes filles.

BRISKA.

Ah ! s'ils viennent ici nous sommes perdues.

PAULISKA.

Mon dieu, maman, cela me fait bien du chagrin. (*On entend un grand bruit*). Voi'a que ça recommence !

(*On voit le Czar qui descend la montagne courant*).

BRISKA.

Rentrons bien vîte.

PAULISKA.

Ne vous effrayez donc pas comme ça ; il n'y a qu'un homme, maman.

SCENE III.

LE CZAR, PAULISKA, BRISKA.

LE CZAR, *défait et dans le plus grand désordre.*

Bonne femme, est-ce vous qui habitez ce moulin.

BRISKA.

Oui, mon Officier.

LE CZAR.

Y êtes-vous seule ?

BRISKA.

Avec ma brue pour le moment, mon fils Cocaski est allé au village de Karsinski.

LE CZAR.

Et qui est votre fils ?

BRISKA.

Le meunier de ce moulin.

LE CZAR.

Je suis poursuivi, ma perte est inévitable, tous les moyens de fuir me sont ravis ; il faut absolument que vous m'accordiez un azile, que vous me dérobiez à mes ennemis.

BRISKA.

C'est impossible.

PAULISKA.

Avec la meilleure envie de vous sauver, nous ne le pouvons pas, on cherchera dans le moulin, l'on vous trouvera.

BRISKA.

Et nous serons tués infailliblement.

LE CZAR.

Vous êtes Moscowites.

PAULISKA ET BRISKA.

Oui monseigneur.

LE CZAR.

Eh bien, c'est le Czar, c'est votre Empereur qui vous demande

de conserver sa vie, non qu'il tienne à ses jours ; mais afin de sauver son peuple et son armée.

PAULISKA ET BRISKA.

Dieu, notre maître.

PAULISKA, *avec chaleur.*

Disposez de nous.

BRISKA, *avec respect.*

Faites tout ce que vous voudrez.

LE CZAR.

Ma bienveillance et mes bienfaits vous suivront par tout. Mais comment éviter de tomber entre les mains de mes ennemis ? vous m'avez dit que votre fils n'était point en ces lieux, il faut me donner ses vêtemens.

PAULISKA.

Il n'a que son habit de nôce.

LE CZAR.

Je le mettrai, je passerai pour votre fils.

PAULISKA.

Vous passerez pour mon futur.

LE CZAR.

C'est cela.

BRISKA.

Oui, mon Prince.

LE CZAR.

Où sont ces vêtemens ? nous n'avons pas un moment à perdre.

PAULISKA.

Dans la chambre, la petite armoire à droite. Venez, sire, je vais vous les donner.

LE CZAR.

Je vais m'en revêtir, vous restez en sentinelle, vous m'avertirez si quelqu'un s'avance.

BRISKA.

Oui, sire, que le ciel vous bénisse.

LE CZAR.

Qu'il nous aide plutôt, nous en avons grand besoin.

(*Il entre dans la maison avec Pauliska*).

SCENE IV.

BRISKA, *seul.*

Qu'elle étonnante aventure ! notre Empereur qui va passer pour mon fils ! quel honneur pour moi ! . . . oui, mais c'est un honneur qui pourrait bien nous coûter un peu cher, car enfin si ces vilains Cosaques.

SCENE V.

BRISKA, PAULISKA.

PAULISKA.

Me voilà, ma mère.

BRISKA.

Te voila déja revenue ?

PAULISKA.

Pardine ma mère ! Je lui ai donné ses habits, c'est pas si long.

Je ne pouvais rester là pour l'habiller, parce qu'enfin, ma mère, c'est un homme.

BRISKA.

C'est tout simple, une jeune fille ne doit jamais s'exposer.

PAULISKA.

J'entends du bruit.

BRISKA.

Va voir ce que c'est.

PAULISKA.

Ce sont des soldats.

BRISKA.

Nous sommes perdues! il n'aura pas eu le tems. . . .

PAULISKA, *à Pierre qui est dans le moulin à changer de costume.*

Monseigneur, est ce fini ?... Il ne répond pas.

BRISKA.

Des militaires s'avancent, notre perte est inévitable.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, UN SERGENT, Quatre Soldats.

LE SERGENT, *à sa troupe.*

Alte ! A qui appartient ce moulin ?

BRISKA, *tremblante.*

A mon fils Cocaski.

PAULISKA.

A mon futur, monsieur le Soldat.

LE SERGENT.

Où est-il ?

BRISKA.

Il est. . . .

PAULISKA.

Il est dans la maison.

LE SERGENT.

Ah ! entrons, il faut que je lui parle.

BRISKA.

Ne vous donnez pas la peine, monsieur.

PAULISKA.

Je vais le chercher.

LE SERGENT.

Non, il faut que je m'assure s'il est seul dans le moulin ; mes amis suivez-moi.

BRISKA.

Bon dieu ! c'est fait de nous !

PAULISKA.

Il est perdu ! (*Le Sergent veut entrer dans le moulin, Pierre en sort sous les habits de meunier*).

LE CZAR.

Me voilà, mes amis, me voilà.

BRISKA ET PAULISKA.

O bonheur !

LE SERGENT, *au Czar.*

Est-ce vous qui êtes le maître de ce moulin ?

LE CZAR.

Oui, mon camarade.

LE SERGENT.

En ce cas, mon ami, je dois vous prévenir que j'ai l'ordre de poser en ces lieux une sentinelle avancée,

LE CZAR.

Faites, faites, mes amis, je n'ai pas le droit de m'y opposer. (*On place un factionnaire pendant ce tems il dit à Briska*). L'adresse et la présence d'esprit peuvent seuls nous sauver. Dites que je suis votre fils.

BRISKA.

Oui, monseigneur.

LE CZAR, *à Pauliska.*

Soutenez que je suis votre mari.

PAULISKA.

Monseigneur, je ferai tout ce qu'il faudra pour le prouver.

LE SERGENT.

Est-ce là toute votre famille ?

LE CZAR.

Oui, voilà ma mère et voilà ma femme.

LE SERGENT.

Soyez tranquille, elles seront respectées.

LE CZAR.

Je vous avouerai que je suis content de cette mesure. Cela met mon moulin à l'abri d'etre pillé par les maraudeurs.

LE SERGENT.

Ce ne sont pas les Russes qu'il faut craindre ; mais ce sont les Cosaques, ces barbares ravagent le pays de leur propre Souverain ; ils incendient les habitations, on vient de nous dire que le village de Karsinski avait été brûlé par eux.

PAULISKA.

Ah ! mon dieu! le village de Karsinski ; mon mari qui y est allé !

LE SERGENT.

Comment, votre mari ?

LE CZAR.

Oui, j'y suis allé ce matin, j'en arrive dans ce moment ; mais comme elles ont plusieurs parens dans cet endroit, je n'ai pas voulu leur apprendre cette facheuse nouvelle dans la crainte de les affliger, (*bas au Sergent*). et de leur faire pressentir qu'il pourrait en arriver autant a notre habitation.

LE SERGENT.

Vous avez bien fait.

LE CZAR, (*à Briska et Pauliska*).

Consolez-vous, mes bonnes amies, j'espère que cet accident n'aura pas de suites facheuses pour les personnes qui vous sont chères. Allons, ne vous désolez pas ; à votre âge le chagrin est dangéreux. (*au Sergent*). Elle est encore verte, ma mère ; elle a pourtant soixante et quinze ans bientôt.

BRISKA, *piquée.*

On voit bien que vous ne savez pas mon âge. Je n'ai que 66 ans,

LE CZAR, *embarrassé.*

Je crois que vous nous cachez quelques années.

LE SERGENT.

Les femmes sont sujettes à cela.

LE CZAR, *à part.*

Cette vieille, avec sa maudite coquetterie, a pensé me trahir.

LE SERGENT.

Avez-vous du vin, mon brave homme.

LE CZAR.

Du vin ! certainement, et du bon ! ma mère, donnez du vin.

BRISKA.

Mais, mon fils, nous n'en avons pas.

LE CZAR.

Nous n'en avons pas. . ! ah ! c'est vrai ! il est fini, mais de l'eau-de-vie ?

BRISKA.

Nous en avons encore un peu.

LE CZAR.

Eh bien, apportez de l'eau-de-vie.

BRISKA.

Nous y allons, mon.... (*Le Czar regarde Briska. Elle se reprend*) nous y allons, mon cher fils. (*Elles entrent dans la cabanne.*)

LE CZAR.

Cela ne vous fera pas de peine de prendre quelque verres d'eau-de-vie ?

LE SERGENT.

Au contraire, car nous somme exténués de fatigues. Nous faisions partie du convoi amené par lé général. Levenhaupt. Il y a six semaines que nous faisons des marches forcées et depuis deux jours, nous avons soutenu cinq combat.

LE CZAR, *à part.*

Si j'étais hors d'ici, je ne leur donnerais pas le tems de se reposer.

LE FACTIONAIRE.

A peine si je puis me soutenir ; Je tombe de fatigue. (*Pendant cette scène, Pauliska et Briska ont été chercher à boire.*)

BRISKA.

Voilà de l'eau-de-vie.

PAULISKA.

Voici des gobelets.

LE SERGENT, (*au factionaire.*)

Tiens bois un coup ; il faut prendre courage.

LE CZAR.

Le première vertu du soldat, c'est de savoir souffrir.

LE SERGENT.

Mais, mon camarade, à votre demarche, je jugerois que vous avez é é militaire.

LE CZAR.

J'ai servi long-tems, et je connais assez le monde. J'ai, à l'âge de 15 ans, quitte la maison paternelle ; une escapade de jeunesse, vous vous en souvenez, ma mere.

BRISKA.

Oui, libertin.

PAULISKA.

Qu'est-ce que vous dites donc ma mère? A notre Empereur !

BRISKA.

Cest mon fils.

LE CZAR.

J'ai passé en Hollande où j'ai travaillé quelque tems comme charpentier dans les atteliers de la marine.

LE SERGENT.

Mais on dit que votre souverain y a aussi travaillé.

LE CZAR.

Parbleu ! j'y étais à cette époque là. Je l'y ai vu nombre de fois.

LE SERGENT.

Pas possible.

LE CZAR.

Rien n'est plus vrai. Quelque tems après je rentrai dans ma patrie ; je m'engageai, je servis dix ans comme grenadier : mon père vint à mourir, j'obtins mon congé, et je revins occuper ce moulin.

LE SERGENT.

Vous êtes marié et vous avez une jolie petite femme.

LE CZAR.

C'est un charmant sujet ! depuis notre union nous n'avons pas eu la moindre querelle.

LE SERGENT.

Cest bien, très-bien. Je suis enchanté d'avoir trouvé ici un bon camarade aussi franc que vous. Touchez là, nous sommes amis.

LE CZAR, (*lui donnant la main.*)

De tout mon cœur.

SCENE VII.

Les précédens, COCASKI, (*Il paraît sur le sommet de la montagne*)

BRISKA, *bas, au Czar.*

Quel contre-tems, voilà mon fils !

PAULISKA, *bas.*

C'est Cocaski ! Ah ! qu'est-ce qu'il va dire !

LE CZAR, *bas.*

Ciel ! N'inporte, laissez moi faire, et surtout ne me dementez pas.

BRISKA, *bas.*

Ne compromettez poin mon fils.

PAULISKA, *bas.*

N'exposez point mon futur.

LE CZAK.

Ne craignez rien.

LE SERGENT.

Qu'avez-vous donc, vous vous fâchez ?

LE CZAR.

C'est ma mère qui veut toujours avoir raison ; C'est impatientant çà, que diable !

COCASKI. *tout essoufflé.*

Enfin me voilà ! J'ai bien manqué périr ; et sans la vigueur de mes jambes, j'étais occis.

LE CZAR.

Ah ! te voilà, mon frère, je suis charmé de te revoir.

COCASKI.

Tiens ! quest ce que c'est donc que cet homme là. avec mon

habit de marié futur et ces soldats ? mon moulin seroit-il bloqué ?

LE CZAR.

Non, mon frère, non, rassure toi ; ce sont de braves gens qui viennent nous defendre.

LE SERGENT.

C'est là votre frère ?

LE CZAR

Oui, c'est mon bon frère.

COCASKI.

Son bon frère ? est-ce que je dors ?

LE SERGENT.

Mais vous m'aviez dit que c'etait là toute votre famille ?

LE CZAR.

Je n'ai pas cru devoir parler de mon frère qui était absent, et que je n'attendais pas sitôt.

LE SERGENT, *à Cocaski.*

Soyez tranquille, mon camarade, nous sommes vos amis.

BRISKA.

Oui, mon fils, ces messieurs ont dit à ton frère qu'ils venaient pour nous protéger.

COCASKI

Comment, maman, et vous aussi ?

LE SERGENT.

Allons, mon camarade, buvez un coup avec nous.

COCASKI.

Du tout ; je n'ai pas soif.

LE CZAR.

Quoi, mon frère, tu nous refuses ?

COCASKI.

Ah ! qu'est-ce que ça veut donc dire que ce frère-là ? Est-ce que je vous connais ?

LE SERGENT.

En voici bien d'un autre !

LE CZAR.

Encore sa folie qui le reprend.

LE SERGENT.

Sa folie !

COCASKI.

Quest-ce que c'est que ma folie ?

LE CZAR.

Oui, il est sujet à ces accès, et dans ces momens là, il est impossible de lui faire entendre raison. Allons, mon frère, rentre dans la maison.

COCASKI.

Je ne veux pas. Je ne suis pas fou, entendez vous ?

LE CZAR.

N'est-il pas vrai, ma mère, que quelquefois sa tête se dérange un peu ?

BRISKA.

Helas ! oui, malheureusement.

COCASKI.

Eh ! quoi, ma mère se joint a mes ennemis ! mais au moins Pauliska, toi qui me connais, toi que j'épouse. . . . que j'aime . . .

LE SERGENT.

Il veut épouser votre femme, à présent ?

COCASKI.

Sa femme !

LE CZAR.

C'est une des causes de sa folie ; il aimait Pauliska ; elle me donna la préférence, et depuis ce tems il dit qu'il n'a plus de frère. Il croit qu'il obtiendra Pauliska, et se met en colère, quand elle refuse de l'écouter.

COCASKI.

Quelle horreur ! quel affreux mensonge

LE SERGENT.

Allons, mon ami, calmez-vous, et rentrez ; un peu de sommeil vous fera grand bien.

COCASKI.

Je ne veux pas dormir : moi ! Il sied bien à un intrus de venir se dire mon frère, de me souffler ma femme, de séduire ma mère, de s'emparer de mon habit et peut-être de mon moulin.

LE CZAR.

Je vous l'avais bien dit, le voilà qui entre en fureur.

LE SERGENT.

En effet, ses yeux sont hagards ; il est fou !

COCASKI.

Je ne suis pas fou ; et vous êtes tous des originaux, des imbécilles. Enfin, ma mère ....

LE CZAR.

Ne vous laissez pas approcher.

COCASKI.

Ma petite future....

LE SERGENT.

Prenez garde à vous ; il est dangereux.

COCASKI.

Mais, ma mère, je suis dans mon bon sens ; parlez donc pour moi

BRISKA.

Pourquoi ne veux-tu pas reconnaître ton frère !

COCASKI.

Mais je ne puis pas le reconnaître ' puis que je ne l'ai jamais connu. Enfin, maman, si cet homme est mon frère. c'est donc mon frère de lait ; eh bien, j'y consens encore. C'est mon frère ; mais qu'il me laisse mon moulin, mes habits et ma future.

LE SERGENT.

Comment avez-vous la bonté de garder ce gaillard là chez vous ?

COCASKI.

Ce n'est pas du tout chez lui ; c'est chez moi.

LE CZAR.

Mon ami, mon frère, je t'en prie, rentre un moment.

COCASKI.

Laisse-moi tranquille. Vous voulez vous débarrasser de moi ; mais je ne m'en irai qu'avec ma femme, ma mère et toute mes propriétés.

LE SERGENT.

Camarades, voulez-vous un coup de main, pour vous aider à le faire rentrer ?

COCASKI.

Eh ! pas de coups de main, ou je donne des coups de pied.

LE CZAR.

J'accepte, mon camarade.

COCASKI.

Comment, vous osez me faire prisonnier dans mon propre manoir ? c'est une horreur ! c'est une horreur ! je ne rentrerai pas, je ne rentrerai pas !

LE CZAR, LE SERGENT.

Tu rentreras, tu rentreras. (*On le pousse dans le moulin dont on ferme la porte sur lui.*)

SCENE VIII.

Les Memes, excepté COCASKI.

LE CZAR.

Grand merci, mon camarade. Ses accès ne sont pas ordinairement de longue durée. Il faut espérer qu'un instant de sommeil le rendra plus calme.

LE SERGENT.

Je le souhaite ; mais je suis obligé de vous quitter plutôt que je ne le voudrais. Il faut que j'aille poser encore quelques sentinelles. Dites-moi, camarade, où pourrai-je placer quelques hommes sans danger pour eux ?

LE CZAR.

Tenez, de l'autre côté de cette chaîne de rochers ; proche cette vieille masure à gauche, vous feriez bien d'y placer une sentinelle,

LE SERGENT.

Mais si j'en plaçais une à la pointe de ce petit bois

LE CZAR.

Gardez-vous en bien : c'est un taillis très-épais qui se prolonge dans la plaine et au travers duquel, si l'on pénétrait, on pourrait surprendre votre factionnaire et l'égorger.

LE SERGENT.

Diable, vous avez raison. Je vous remercie de vos renseignemens. Adieu, mon camarade.

LE CZAR.

Adieu, camarade ; adieu.

LE SERGENT.

Par le flanc droite, à droite, en avant, marche ! (*Il sort avec les soldats*)

LE CZAR, *à Briska et à Pauliska.*

Bonne femme, je n'oublierai jamais cette preuve d'attachement à ma personne. Tot ou tard, je recompenserai votre généreux dévouement.

BRISKA.

Sire, nous sommes déjà payées du service que nous avons eu le bonheur de vous rendre.

PAULISKA.

Nous sommes trop heureuses d'avoir pu vous être utiles.

LE CZAR.

Rentrez près de votre fils, dissipez un peu la frayeur que cette étrange aventure a pu lui causer. Mais, surtout gardez-vous de lui apprendre qui je suis. La moindre indiscrétion pourrait me devenir funeste.

BRISKA ET PAULISKA.

Il suffit, monseigneur. (*Elles rentrent dans le moulin.*)

SCENE IX.

LE CZAR, LA SENTINELLE.

LE CZAR.

Les Suédois sont éloignés ; j'ai su les détourner de placer un factionnaire à la pointe de ce bois qui est le seul endroit par lequel je puisse m'échapper. Cette sentinelle est accablee de fatigue. Ainsi j'espère, avant deux heures être de retour à mon camp, et dans trois l'attaque contre l'armée suédoise commencere. Si le roi de Suède a refusé la paix que je lui ai fait proposer, qu'il tremble, la journee de demain fixera nos destinées. Une tombe est creusée aux champs de Pultawa. J'y descendrai ou Charles aura cessé de vivre. Mais cette sentinelle. . . Que vois-je ? e le peut à peine se se soutenir. (*Allant à lui.*) Qu'avez-vous, mon camarade ?

LA SENTINELLE.

Je souffre beaucoup et mes forces trahissent mon courage.

LE CZAR, *à part.*

Profitons de cette circonstance. . . . Ecoutez-moi, mon ami, ce poste n'est point important. De deux grandes heures on ne viendra vous relever. Croyez-moi, entrez quelques momens dans ce moulin, vous y trouverez des secours. . . .

LA SENTINELLE.

Non, non, je périrai plutôt à mon poste.

LE CZAR.

C'est bien. Alors il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon courage. (*à part.*) Il ne pourra m'opposer aucune résistance. Entrons reprendre mes armes que j'ai deposées dans le moulin. Dans quelques instans mon évasion sera certaine. (*à la sentinelle.*) Bon courage, bon courage. (*Il rentre.*)

SCENE X.

LA SENTINELLE.

Me faudra-t-il périr ici, sans pouvoir même accepter les secours qui me sont offerts. On s'avance de ce côté. Qui vive !

Il tombe sur son fusil. Le roi de Suede suivi du colonel Renschild et d'un détachement suédois entre en scène.

SCENE XI.

LE ROI DE SUEDE, RENSCHILD, la Sentinelle, Soldats. Ensuite BRISKA.

LE ROI, *répondant au qui vive.*

Suèdois. (*Au colonel.*) Parcourez ces montagnes ; Pierre est dit-on en ces lieux ; faites tous vos efforts pour le saisir, je vais visiter ce moulin où l'on a établi un poste.

Eugène disparaît en remontant la seconde chaîne de rochers ; le roi descend en scène.

Mais que vois-je? ce factionnaire est évanoui. (*Il va à lui et le soulève.*) Mon ami, remettez-vous ; songez que vous pouviez laisser surprendre votre poste.

LA SENTINELLE, *accablée.*

Il m'a été impossible de résister à la fatigue.

LE ROI.

Mais pourquoi n'appelez-vous pas vos camarades?

LA SENTINELLE.

Je suis ici en sentinelle avancée.

LE ROI.

A-t-on visité ce moulin?

LA SENTINELLE.

Oui, mon officier.

LE ROI.

Eh! bien, mon camarade, moi qui suis frais et dispos, je vais prendre ta place.

LA SENTINELLE.

Je ne cède pas mon poste.

LE ROI.

Tu es dans l'impossibilité d'y tenir. Crois bien que j'ai le droit de te relever de ta consigne. Donne-moi ton arme et rentre dans ce moulin.

LA SENTINELLE.

Mais, mon officier. . . .

LE ROI.

Point de résistance, je prends tout sur moi.

LA SENTINELLE.

Vous êtes officier, je vous obéis.

LE ROI.

Appuie-toi sur mon bras.

BRISKA, *sortant du moulin.*

Qu'est-ce qu'il y a donc encore? Ah! mon Dieu! est-il blessé?

LE ROI.

Non, non, bonne femme, ayez en soin, je vous le recommande.

BRISKA.

Soyez sans inquiétude, monsieur. (*Au soldat en l'aidant.*) Venez, mon ami, venez. (*Le roi prend la place de la sentinelle.*)

SCENE XII.

LE ROI, *seul.*

La situation de ce malheureux a pénétré mon cœur. Pourquoi faut-il que pour la gloire de la nation que je commande, je sois obligé de sacrifier tant de braves sujets? Ah! qu'il est pénible pour un souverain de ne pouvoir concilier les vœux de son cœur avec les intérêts de sa couronne.

SCENE XIII.

LE ROI, LE CZAR, *à la porte de la maison.*

LE CZAR.

Ce changement de sentinelle dérange mes projets. Mais qu'importe il m'est impossible de différer plus long-tems.

LE ROI.

J'entends du bruit. (*Haut.*) Qui vive?

(Les Cosaques, qui passent sur la montagne répondent : *Suédois.*)

SCENE XIV.

LE ROI, LE CZAR, RUSBOFF, LINSKI, un Cosaque.

LE CZAR.

C'est une patrouille suédoise, cachons-nous et tachons d'éviter ses regards.

LE ROI.

A l'ordre. (*Les Cosaques s'approchent du roi et donnent le mot d'ordre.*) C'est bien, camarades; de quel corps faites-vous donc partie?

RUSBOFF.

Du premier corps des cosaques zaporaviens, envoyés par le général Mazeppa, l'allié de Charles XII.

LE ROI.

Vous êtes bien éloignés du camp?

LINSKI.

C'est vrai.

LE ROI.

Cependant votre corps n'est pas dans les environs?

RUSBOFF.

Diable! tu es bien instruit.

LE ROI.

Qui peut vous conduire si loin de votre poste?

RUSBOFF.

Le désir de rendre un très-grand service à Charles XII, et dont nous serons richement récompensés.

LE ROI.

Comment!

LINSKI, *à part.*

Que vas-tu lui dire.

RUSBOFF.

Ce que nous voulons faire; car il nous serait impossible d'agir sans lui. C'est sous ses yeux et par ce seul sentier qui traverse le bois de Drava, que le Czar peut regagner son camp. Ce factionnaire peut nous aider comme il pourrait nous nuire. Il faut voir s'il veut entrer dans notre projet et partager avec nous la récompense.

LINSKI.

A la bonne heure.

LE ROI.

Quel peut être leur dessein.

RUSBOFF, *au roi.*

Avant que de te confier notre secret, nous promets-tu de le garder fidelement?

LE ROI.

Si c'est quelque chose qui puisse être utile aux intérêts du roi de Suède, je vous jure sur l'honneur que votre secret sera bien gardé.

LINSKI.

Eh bien, dans ce cas, apprends que nous allons le débarrasser de son plus grand ennemi.

LE ROI.

De qui ?

RUSBOFF.

De qui ? Eh ! parbleu, de Pierre, Czar de toutes les Russies.

LE CZAR, *à part.*

Qu'entends-je ?

LE ROI.

Et de quelle manière ?

RUSBOFF.

Nous savons que Pierre a été coupé du détachement qui l'accompagnait et qu'il est errant dans ces montagnes. Il n'a d'autre moyen pour retourner à son camp que de gagner le petit bois de Drava que voici sur la gauche ; de suivre le sentier qui le traverse et qui conduit jusqu'aux lignes moscovites. Nous connaissons parfaitement ce canton. Ainsi nous sommes certains de le rencontrer et aussitot. . . . (*Ils font un geste très-prononcé avec leurs sabres.*)

LE CZAR, *à part.*

Je suis perdu !

LE ROI, *avec force.*

Je vous somme de ne point accomplir un projet aussi abominable.

LE CZAR.

Quel espoir !

LINSKI.

Ah ! il est bon là ! le camarade avec sa sommation !

RUSBOFF.

Sais-tu bien que nous pourrions te faire repentir de t'opposer à notre dessein ? tu n'es ici qu'une sentinelle avancée ; nous sommes certains qu'il n'y a pas de poste établi à ce moulin, tu as notre secret et si tu ne veux nous servir. . . .

LE ROI.

Ne l'espérez point. Charles sera instruit de votre infâme résolution.

LINSKI.

Oui.

LE ROI.

Tenons-nous sur nos gardes. (*Il arme son fusil.*)

LINSKI.

Ce lieu est garni de troupes suédoises ; une patrouille peut venir relever ce factionnaire ; il dénoncerait notre projet et nous manquerions la plus belle récompence.

RUSBOFF.

Oui, il est prudent de nous en défaire. (*Au roi.*) Voici nos dernières propositions. Si tu consens à nous seconder, tu auras une

part dans la récompense ; si tu persistes à vouloir nous trahir tu, es seul ; nous sommes trois. . . . Tu m'entends.

LE CZAR.

Oh ! ciel !

LE ROI.

Misérables ! je vous invitais à ne point commettre une action infâme ; mais puis que la voix de l'honneur ne peut se faire entendre à votre cœur féroce, je vous ordonne de renoncer à votre odieux projet. Dans cette sentinelle, reconnaissez le roi Charles XII qui fut toujours glorieux de conduire de véritables soldats à la victoire, mais qui rougit de ce que des barbares tels que vous deshonorent les rangs de son armée.

LINSKI, *effrayé.*

C'est le roi, nous sommes perdus !

LE CZAR.

Et c'est à lui que je devrai la vie !

RUSBOFF.

C'est le roi ! il n'y a plus à balancer, il y va de notre vie.

LINSKI.

Tu as raison.

RUSBOFF, *à son camarade, en s'élançant sur le roi.*

Allons, camarade.

(Ils déchargent leurs pistolets sur Charles, qui tire sur eux sa carabine, puis ils s'élancent sur le roi ; alors Pierre se précipite sur eux.)

LE CZAR.

Il s'expose pour moi, volons à son secours.

(Ils se battent au sabre ; après un combat opiniâtre, les Cosaques sont contraints de prendre la fuite.)

SCENE XV.

LE ROI *en faction*, PIERRE *sous les habits de meunier*, *ensuite* COCASKI.

(Lorsque les Cosaques ont pris la fuite, le Czar s'approche du roi.)

LE ROI.

Brave homme.

LE CZAR.

Sire, ces scélérats ont pris la fuite.

LE ROI.

Apprends-moi à qui je dois ce service signalé.

LE CZAR.

Je suis le meunier de ce moulin, je sortais au moment où vous vous êtes fait connaître pour Charles XII Je suis Moscovite ; mais, malgré cette considération, j'ai été révolté à la vue d'une action aussi infâme ; j'ai senti qu'un grand homme tel que vous ne devait pas périr par le fer de méprisables assassins : emporté par cette pensée, j'ai volé à votre secours et j'ai été assez heureux pour defendre votre vie.

LE ROI.

Tu as raison, mon ami. Les braves gens se doivent par-tout secours et protection. Les hommes d'honneur sont de tous les pays. Le crime seul n'a point de patrie.

LE CZAR.

Mais comment vous trouvez-vous ici en faction?

LE ROI.

Ayant appris que Pierre avait été coupé du détachement avec lequel il visitait ces cantonnemens et qu'il errait dans ces montagnes, j'envoyai le peloton qui m'accompagnait, parcourir ces rochers et tâcher de le saisir. Je croyais qu'on avait établi un poste dans ce moulin et je venais le faire lever, afin de me mettre moi-même avec les militaires qui le composent à la poursuite du Czar.

COCASKI, *paraissant à la fenêtre du moulin.*

Que vois-je? je ne me trompe pas. C'est le roi de Suède avec le fripon qui se prétend mon frère.

LE CZAR.

Mais le détachement que vous aviez envoyé. . . .

LE ROI.

Il ne revient point; je crains qu'il ne soit tombé dans quelques embuscades ennemies. Je lui avais ordonné de suivre la première chaîne de ces montagnes.

LE CZAR, *à part.*

Si je pouvais profiter de cette occasion. (*Au roi.*) Prince, je suis le meunier de ce moulin, je connais. . . .

COCASKI, *s'écriant.*

Sire, ne l'écoutez pas; c'est un faux meunier. C'est moi qui suis le vrai, le seul et unique propriétaire.

LE ROI, *appercevant l'ordre de Pierre-le-Grand.*

Qu'entends-je?

COCASKI.

La vérité. Cet homme a volé mon nom, mes habits, ma femme et ma mère!

LE CZAR.

Qu'oses-tu dire malheureux.

COCASKI.

Certainement que je suis malheureux, puisque vous me prenez tout. Mais ça ne durera pas; sire, c'est un faussaire. Il est découvert, car voilà son chapeau et son habit.

LE ROI.

Que vois-je?

LE CZAR.

Vous cherchez le Czar, il est devant vous.

COCASKI, *effrayé, ferme la fenêtre et dit en se retirant.*

Ah! mon Dieu!

LE ROI.

Prince, je n'abuserai point de la situation où vous êtes; mes soldats garnissent ces hauteurs, je pourrais vous faire prisonnier; mais vous venez de me sauver la vie, et je n'attenterai point à votre liberté.

LE CZAR.

Eh! comment n'aurais-je pas volé à votre secours, quand c'était contre mes assassins.

LE ROI.

J'ai fait mon devoir, la guerre est la vengeance des rois; le meurtre est celle des lâches et des brigands.

LE CZAR.

Oui, malheur à la nation qui porte les peuples à la révolte ; qui remplace la loyauté par la violation et la bravoure par l'assassinat ; qui soudoye des meurtriers qui aiguisent leurs poignards dans l'ombre : qui conspirent et frappent dans le silence. Un cri d'indignation général doit retentir en Europe contre une telle puissance, et son pouvoir doit disparaître de la surface de la terre. Mais nous, Charles, qui nous estimons, qui venons de nous servir, ne serait-il aucun moyen d'arrêter les ruisseaux de sang que nous faisons couler?

LE ROI.

Vous avez seul attiré les foudres de la guerre sur ce pays.

LE CZAR.

Comment?

LE ROI.

Pourquoi, lorsque j'étais engagé dans une guerre avec le Dannemarck et la Pologne, vîntes-vous placer le siége devant Narva? pourquoi, violateur du traité que nous venions de renouveller à Stockolm, à la tête de cent mille hommes, ravageates-vous l'Ingrie et la Livonie?

LE CZAR.

Ces provinces appartenaient à la Moscovie.

LE ROI.

Cent ans de possession et le traité d'Olivia m'en assurait la propriété.

LE CZAR.

Mon devoir, comme souverain, m'obligeait a reconquérir ces provinces, et la politique. . . . .

LE ROI.

Je ne la connais pas, et je ne pense point qu'il existe une morale différente pour les rois et les particuliers.

LE CZAR.

Je le vois, Charles, vous ne voulez pas la paix ; vous espérez, peut être, renouveler la journee de Narva : mais, désabusez-vous, les tems sont changés. Lorsque vous parvintes au trône, les soldats de Gustave Adolphe existaient encore dans les rangs de votre armée, et moi, je fus obligé de créer et mon armée et mon empire. Tremblez, Charles, l'enfance politique de mes Moscovites est passée, et l'heure de la victoire a sonné pour eux.

LE ROI.

Dix années de triomphe ont fixé la victoire sous mes drapeaux.

LE CZAR.

Les plaines de Pultawa pourront attester le contraire ; d'ailleurs lorsque vous vainquites mes troupes, étais-je à la tête de mon armée? non, à cette époque, la Hollande me voyait dans ses arsenaux étudier sous le célebre Ruyter, et la manœuvre et la construction des bâtimens de guerre. Lorsque vous dépossédates le roi de Pologne, où étais-je? en France, où j'étudiais sous les soldats des Condé et des Turenne, l'art de vous vaincre. J'ai jugé que les soldats français devaient servir de modèles à mes troupes, comme un jour mes troupes deviendront les dignes alliés des soldats français.

LE ROI.

Si jamais j'étais vaincu, ma mort précéderait ma défaite.

LE CZAR.

Votre mort, dites-vous; elle assurerait la perte de la Suède, votre sceptre tomberait dans des mains indignes de le porter, et avant un siècle votre empire serait rayé de la liste des puissances de l'Europe. Adieu, Charles, nous nous reverrons bientot sur le champ de bataille.

LE ROI.

C'est là seulement où je chercherai à me rapprocher de vous.

SCENE XVI.

LE ROI, *seul.*

Pierre m'avait sauvé la vie, je n'ai point dû attenter à sa liberté; mais je n'ai pas dû céder à ses propositions. Jamais, non, jamais je ne lui pardonnerai son incursion en Ingrie et en Livonie. Les armes du grand Gustave conquirent ces provinces, et Charles, s'il ne peut l'égaler, saura du moins conserver a la Suède le fruit des victoires de ce grand homme.

SCENE XVII

LE ROI, FLORESKA, VALOUSKI.

LE ROI.

On vient de ce côté. Qui vive!

VALOUSKI,

Suèdois.

LE ROI.

Avancez à l'ordre.

VALOUSKI.

Il s'avance pour donner le mot d'ordre, reconnaît le roi, et s'écrie: Ciel! c'est le roi!

FLORESKA, *à part.*

Le roi! nous sommes perdus.

LE ROI.

C'est vous, Valouski, et que venez vous faire ici.

VALOUSKI.

Sire.... je venais.... je venais.... je connais le propriétaire de ce moulin.... et je.... (*à Floreska.*) Que diable! aidez-moi donc, je ne sais que dire.

LE ROI.

Vous connaissez ce meunier, et comment en avez-vous fait connaissance.

VALOUSKI. *à part.*

Jamais, je ne pourrai me tirer de-là.

LE ROI.

Eh bien?

VALOUSKI.

Sire, vous me demandez. . . . .

LE ROI.

Où vous avez fait connaissance de ce meunier.

VALOUSKI.

Il était ce matin à la petite fête que vous donnèrent les habitans de Karsinski.

LE ROI.

Et quel est ce jeune homme qui vous accompagne?

FLORESKA.

Grand Dieu! que devenir!

VALOUSKI.

Ce jeune homme? sire, c'est. . . . .

LE ROI.

Avez-vous juré de ne répondre que par monosyllabes?

VALOUSKI.

Pardon, sire. . . . mais. . . .

LE ROI.

Approchez, jeune homme.

VALOUSKI.

Aie! aie! aie!

FLORESKA, *tremblante.*

C'est est fait de Valouski.

LE ROI, *la prenant par le bras.*

Approchez donc. Que vois-je? la fille de Menzicoff.

FLORESKA.

Oui!

VALOUSKI.

Il sait tout.

LE ROI.

C'est vous qui au mépris de mes ordres, avez osé vous introduire dans mon camp; qui avez exposé les jours d'un des plus braves officiers de mon armée.

FLORESKA.

Quoi! sire, Eugène. . . .

LE ROI.

Convaincu de désobéissance, je l'ai condamné à mort.

FLORESKA.

Grand Dieu! malheureuse Floreska!

VALOUSKI.

Quoi! mon colonel!

LE ROI.

Vous même n'échapperez point à ma juste colère. Ce matin, quand le colonel Drosenski vous réclama, vous gardâtes le silence; vous connaissiez la séverite de mes ordres, cependant votre aveu eût pu vous mériter votre pardon, vous seriez maintenant dans les bras de votre père, et je n'aurais point été forcé de condamner un brave officier. C'est donc volontairement que vous m'avez offensé; vous apprendrez bientot qu'on ne m'outrage point impunément; et vous, Valouski, vous qui avez secondé leurs desseins criminels, vous serez puni avec toute la rigueur des lois militaires.

FLORESKA.

Ah! sire, je vous en conjure, n'accusez que moi de cette infraction à vos ordres. Eugène et Valouski sont innocens; ils ont

été séduits par mes prières, par mes larmes, et la crainte seule d'exposer mes jours leur a fait braver votre défense. Sire, je suis coupable ; appelez sur ma tête toute la sévérité des lois, sacrifiez à votre ressentiment la fille du prince Menzicoff, mais épargnez Eugène et Valouski ; ne vous privez point d'un soldat intrépide, d'un sujet fidèle et vertueux ; rendez votre faveur au colonel Renschild et que je n'emporte point au tombeau l'idée affreuse d'avoir causé la perte de l'homme qui m'est plus cher que la vie.

LE ROI.

L'arrêt d'Eugène est prononcé.

FLORESKA.

Vous pouvez le rétracter. La clémence est le plaisir des grands hommes, et les rois seraient trop à plaindre s'ils n'avaient que le droit de punir. Ah ! sire, pardonnez au colonel ; c'est à genoux que je vous en supplie.

LE ROI.

Levez-vous, madame.

FLORESKA.

Non, je ne quitte point cette place que vous ne m'ayez promis sa grace. (*Eugène paraît sur la montagne.*)

VALOUSKI.

Quelqu'un s'avance.

FLORESKA.

C'est Eugène.

SCENE XIII.

Les Précédens, EUGENE.

EUGENE.

Ciel ! Floreska ! Sauvez-vous, Charles XII.

LE ROI.

Que dites-vous ?

EUGENE.

Sire, le détachement que je commandais, en traversant le petit bois de Drava, est tombé dans un parti ennemi qui était embusqué, et qui était beaucoup plus nombreux que nous. Mes soldats surpris par cette attaque imprévue, cernés de toutes parts, ont péri plutôt que de se rendre. J'aurais partagé leur sort, mais l'ordre que j'entendis donner aux Moscovites de marcher vers ce moulin, en me faisant sentir les dangers qu'allait courir V. M. me décida à conserver mes jours pour sauver ceux de mon roi. Je parvins à me faire jour à traver les ennemis qui m'entouraient, et j'ai eu le bonheur d'arriver jusqu'à vous. Mais il n'y a pas de tems à perdre, je suis poursuivi, et dans un instant ce moulin sera occupé par les soldats du Czar.

LE ROI.

Il faut nous retrancher ici, et nous défendre jusqu'au dernier soupir.

EUGENE.

Le nombre des ennemis est trop considérable ; votre perte est inévitable ; la force ne peut rien pour nous sauver, l'adresse seule peut vous tirer d'un aussi grand péril ; laissez-moi l'employer sire, et que je sois assez heureux pour conserver à la Suède le héros qui fait sa gloire et son bonheur.

LE ROI.

Moi, fuir!

FLORESKA.

Il le faut ; songez que sans vous votre armée va périr aux plaines de Pultawa. Moi, je reste en ces lieux. Je me ferai connaître aux Moscovites, et les éloignerai bientot.

VALOUSKI.

Sire; cédez à nos prières ; nous vous le demandons à genoux.

LE ROI.

Vous le voulez, j'y consens.

EUGENE.

Les voilà ! entrons dans ce moulin, peut-être y trouverons-nous quelques moyens de sauver vos jours.

FLORESKA.

Je te quitte Eugène, mais c'est pour seconder tes généreux desseins. (*Le roi veut encore résister, Eugène l'entraîne dans le moulin dont Valouski ferme la porte.*)

SCENE XIX.

VALOUSKI, FLORESKA, DROSENSKI, Soldats Russes, RUSROFF.

FLORESKA.

Ciel! Drosenski.

RUSBOFF.

C'est ici que je l'ai vu ; il était en faction.

VALOUSKI (*à part.*)

C'est du roi qu'il parle.

DROSENSKI, *désignant Valouski et Floreska.*

Saisissez-vous de ces deux hommes.

FLORESKA.

Monsieur le colonel....

DROSENSKI.

C'est Floreska ; ô fortuné hazard ! je me félicite, madame, de pouvoir enfin vous rendre à votre père ; Il craignoit pour vos jours, et je me trouve heureux de pouvoir dissiper toutes ses inquiétudes : vous serez bientôt dans ses bras. Mais souffrez que les intérêts du Czar m'occupent maintenant tout entier. Je ne saurais rester dans ces lieux ; les troupes suedoises garnissent le voisinage. Un instant de retard pourrait exposer les braves qui m'accompagnent et devenir fatal à l'empereur. Cet homme dit avoir vu le roi de Suede à la porte de ce moulin ; puisque je vous trouve ici, vous devez savoir ce qu'il est devenu. Daignez m'en instruire.

FLORESKA.

Je n'ai vu que ce soldat qui m'a procuré les moyens de fuir du camp suedois, et qui m'a accompagné jusqu'en ces lieux.

DROSENSKI, *au cosaque.*

Tu es sûr d'avoir vu Charles XII.

RUSBOFF.

Je l'ai vu comme je vous vois.

DROSENSKI, *aux soldats.*

Visitez cette maison.

FLORESKA et VALOUSKI.

Il est perdu. (*Une partie des soldats entrent dans le moulin*)

DROSENSKI, *à Valouski.*

C'est toi qui as protégé la fuite de madame..?

FLORESKA.

Oui monsieur le colonel. C'est le plus genereux des hommes ; je lui dois beaucoup.

DROSENSKI, *lui presentant une bourse.*

Prands ce gage de ma reconnoissance.

VALOUSKI, *lui montrant son uniforme.*

Monsieur le colonel, je suis soldat, l'humanité m'ordonne de faire une bonne action. l'honneur me défend d'y mettre un prix.

RUSBOFF, *à la fenêtre du moulin qui fait face au public.*

Mon colonel, nous le tenons.

VALOUSKI.

Il est pris.

RUSBOFF.

Il s'est retranché dans la chambre voisine ; il menace de faire sauter le moulin.

DROSENSKI.

Enfoncez la porte ; je vais moi-méme joindre mes efforts aux vôtres.

(*Il fait signe aux soldats : tous le suivent dans le moulin. Valouski et Floreska restent en scène.*

SCENE XX.

VALOUSKI, FLORESKA, EUGENE à la fenêtre.

VALOUSKI

O charles ! ô mon Roi ! que ne puis je au peril de ma vie, te soustraire au sort qui te menase.

FLORESKA,

Si je puis contribuer à lui faire recouvrer sa liberté, comptez sur moi.

EUGENE, *appellant avec precaution*

St ! st ! Valouski !

VALOUSKI.

Chût ! on m'appelle, je crois.

FLORESKA.

C'est Eugène.

EUGENE.

Sauve le Roi.

VALOUSKI

Veillez à ce que personne ne nous surprenne.

(*Il s'approche de la croisée, monte sur le banc ; le Roi passe par la fenêtre, pose ses pieds sur les épaules de Valouski et saute à terre. A peine sorti, Eugène ferme la croisée ; le Roi monte sur les rochers, et fuit. Valouski remercie le ciel.*)

SCENE XXI.

VALOUSKI, FLORESKA.

VALOUSKI, *monté sur un rocher.*

Il destend la coline ; le voilà dans la plaine. Il est sauvé !

SCENE XXII.

DROSENSKI, FLORESKA, EUGENE, VALOUSKI, LE COSAQUE, COCASKI, BRISKA, PAULISKA, Soldats.

DROSENSKI.

M. Renschild, sans examiner les motifs qui vous ont conduit en ces lieux, permettez-moi de vous demender si vous étiez seul dans ce moulin.

EUGENE.

M. le Colonel, le roi de Suède y était avec moi.

DROZENSKI.

Où est-il maintenant ?

EUGENE.

Bien près de son camp, du moins je l'espère.

DROZENSKI.

Ainsi plus d'espoir de le retrouver.

EUGENE.

Rassurez-vous, avant la fin du jour vous le reverrez devant Pultawa.

DROZENSKI.

M. Renschild, je vais vous conduire au camp. Le Czar ordonnera de votre sort ; mais ne craignez rien, vous saurez sans doute adoucir la rigueur de votre captivité, et l'aimable Floreska....

EUGENE.

M. le Colonel, je suis votre prisonnier ; je suis sans armes ; il n'est pas généreux d'attaquer un ennemi qui ne saurait se défendre ; je suis assez malheureux de porter vos fers.

DROZENSKI.

Vous regrettez votre liberté.

EUGENE.

Je la regrette doublement ; elle me prive du plaisir de combattre auprès de mon Souverain, et du plaisir plus grand encore de vous trouver sur le champ de bataille.

DROZENSKI.

Vous osez me défier ! . . . craignez. . . .

FLORESKA.

Arrêtez, Colonel, c'est devant le Czar que vous auriez à répondre des insultes que vous feriez à M. de Renschild.

DROZENSKI, *à part.*

Dissimulons et cherchons les moyens de perdre un rival odieux.

(*On amène Cocaski*).

COCASKI.

Lachez-moi donc, lachez-moi donc ! ah ! ciel ! moi qui suis en paix avec tout le monde, en un seul jour me voilà deux fois prisonnier de guerre.

DROZENSKI.

Que faisais-tu dans ce moulin ?

COCASKI.

J'étais chez moi, monsieur le commandant, à votre service.

DROZENSKI.

Si tu es maître de ce moulin, tu y as caché le Roi de Suède.

COCASKI.

Général, je n'ai caché personne que moi. Ces messieurs peuvent vous dire que j'étais dans un très-petit coin au moment où ils m'ont apperçu.

DROZENSKI.

M. Renschild, veuillez me suivre. Vous, saisissez ce villageois.

COCASKI.

Laissez-moi dire adieu à ma femme et à ma mère.

DROZENSKI.

Partons. (*On emmène Eugène et Cocaski. Tableau général*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une forêt épaisse entourrée de marais : au fond un lac environné de roseaux ; au dessus du lac, une montagne couverte d'arbres au travers desquelles on apperçoit Pultawa. Au milieu du Théâtre est un arbre dont la touffe est assez dépouillée pour ne rien masquer du fond. Au premier plan, à gauche des acteurs, est une cabane abandonnée. De tous côtés des arbres et des buissons. Il fait une nuit très-sombre et le jour arrive par dégrès.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, LEVENHAUPT.

LE ROI.

Tout espoir est-il perdu ?

LEVENHAUPT.

Non, sire, si vous consentez à ne point exposer votre vie. Songez que de la conservation de vos jours dépend le salut de votre empire.

LE ROI.

Pierre est vainqueur.

LEVENHAUPT.

La victoire, si long tems fidèle à vos drapeaux semble, se décider en sa faveur, les Russes ont attaqué avec acharnement, et plutôt que nous ne nous y attendions. Le général Creutz, à la tête de quatre mille hommes de Cavalerie, devait faire une puissante diversion, il n'a point paru ; il est à craindre qu'il ne se soit égaré pendant l'obscurité de la nuit dans les marais qui avoisinent Pultawa.

LE ROI.

Fatal contre-tems ! Creutz m'enlève aujourd'hui toute la gloire que dix années de triomphe m'avaient acquise.

LEVENHAUPT.

Mazeppa, chef des Cosaques, devait augmenter de seize mille hommes l'armée de votre majesté ; mais les Cosaques, gagnés, sans doute, par l'or du Czar, ont refusé de le suivre, vos soldats repoussés de toutes parts, fuyaient devant les troupes Moscowites ; seul, vous avez voulu résister à leur impétuosité, et malgré la blessure que vous aviez reçue à la jambe, vous n'avez point aban-

donné le champ de bataille, et les soldats qui vous accompagnaient ont péri en vous défendant. Deux chevaux ont été tués sous vous, votre mort allait assurer la perte de la Suède et le triomphe du Czar, lorsqu'accompagné de quelques braves, j'ai eu le bonheur de vous arracher de ce lieu et de gagner avec vous cette forêt. Les douleurs que vous cause votre blessure, vous mettent hors d'état d'aller plus loin, et quoiqu'épuisé par la fatigue et le sang que vous avez perdu, vous voudriez vous aller offrir sans défense aux coups de vos ennemis! ah! sire! je vous en conjure, renoncez à cette funeste résolution ; songez qu'une mort inévitable deviendrait votre partage, et consentez à conserver vos jours pour sauver votre peuple et les débris de votre armée.

LE ROI.

Quoi! je fuirais lâchement devant des ennemis que tant de fois j'ai vaincu.

LEVENHAUPT.

Et que vous vaincrez encore. Mais maintenant il ne faut songer qu'à votre sûreté.

LE ROI.

Il faut effacer la honte de ma défaite. Il n'en est qu'un moyen. Il faut rejoindre le Feld-maréchal Renschild ; vous le chargerez de rallier l'armée et d'ordonner la retraite sur Pultawa.

LEVENHAUPT

Je pars, sire ; je rassemblerai l'élite de vos grenadiers, je les conduirai ici, et nous vous porterons au milieu de vos soldats.

LE ROI.

C'est le seul moyen que je puisse adopter. Mais l'exécution de ce projet est difficile, et sur-tout dangereuse pour vous.

LEVENHAUPT.

Je ne crains rien, depuis long-tems je vous ai consacré toute mon existence, trop heureux en sacrifiant ma vie, si je puis sauver ma patrie et mon roi!

LE ROI.

Brave Levenhanpt, vous êtes un digne soldat de Charles XII.

LEVENHAUPT.

Sire, j'ose supplier votre majesté le serment de tout faire pour éviter les troupes ennemies.

LE ROI.

Je vous le promets. Cependant étant blessé, cette arme serait insuffisante ; laissez-moi vos pistolets.

LEVENHAUPT.

Les voici.

LE ROI.

Allez, et pressez votre retour ; que nous puissions au lever du soleil nous retrouver sur le champ de bataille ; que le jour répare les malheurs de cette nuit désastreuse ; périssons ou arrachons à Pierre la palme de la victoire.

LEVENHAUPT.

Dans une heure, je serai près de vous ou j'aurai cessé de vivre.

(*Il s'éloigne*).

SCENE II.

LE ROI, *seul.*

Quelle situation affreuse ! Charles XII obligé de chercher dans les ombres de la nuit, au milieu d'une forêt, un refuge contre les armes Moscowites! cette idée humiliante m'accable : elle anéantit le peu de force qu'il me reste. Non, Charles ne périra pas sans vengeance ; il faut qu'on puisse dire un jour : aux champs de Pultawa, Charles XII et son armée furent accablés par le grand nombre de leurs ennemis ; ils ne voulaient pas se rendre, et leurs derniers momens furent terribles aux Moscowites. Oh ! puisse Levenhaupt réussir !... Je me sens affaibli, la fatigue.... une soif cruelle.... et personne dont je puisse obtenir des secours !... faudra-t-il périr en ce lieu ?... Que vois-je ? une chaumière, assurons-nous si elle habitée.... (*Il gagne la chaumière et il entre. Cocaski arrive du fond*).

SCENE III.

COCASKI, *seul.*

Sans vouloir m'entendre, ils m'avaient enfermé dans une maison de toile : heureusement qu'une bombe a brulé ma tante et je me suis sauvé. Ah ! dieu ! quel tintamarre ! quel orage épouvantable de mitrailles, les bombes pleuvent, les balles sifflent, les obus tombent, le canon gronde, et moi je tremble..., quelle journée fatale ! j'ai tout perdu dans cette guerre qui ne me regarde pas du tout. Mon moulin est brûlé, ma mère incendiée, et ma femme flambée. Enfin de tout mon mobilier, je n'ai pu sauver que cette gourde, encore est-elle vide ; il est vrai que je l'ai visitée deux où trois fois pour me donner le courage de venir me cacher jusqu'ici. Ils se battent ! ils se battent ! je ne peux pas voir tout ça, moi, ça me fait trop de peine, aussi je me sauve. Me voilà justement vis-à-vis la maison du bucheron Pétrusco qui est mon ami, entrons-y et n'en sortons que quand il n'y aura plus de bataille dans ce bas monde. (*Il veut entrer dans la masure, le Roi en sort*).

SCENE IV.

LE ROI, COCASKI.

COCASKI.

Ah ! voilà un homme, c'est un soldat.

LE ROI.

Etes-vous le maître de cette cabane ?

COCASKI.

Dutout, monsieur. (*à part*). Je connais la voix de cet homme-là.

LE ROI.

Habitez-vous cette maison ?

COCASKI.

Dieu me pardonne, c'est le Roi de Suède.

LE ROI.

Vous me connaissez?

COCASKI.

Si je vous connais. Je suis le meunier éloquent qui ce matin....

LE ROI.

Une soif cruelle me dévore. Par pitie, procurez-moi un peu d'eau.

COCASKI.

Vous avez soif? oh! mon dieu, j'ai tout bu! c'est égal, je connais les environs, il y a là tout près où vous voyez ces roseaux une fontaine.... Je vas vous emplir ma gourde. Je vas vous chercher de l'eau. (*Cocaski s'éloigne*).

LE ROI.

O Charles! Charles! à quel degré d'avilissement es-tu tombé? (*On entend du bruit*). On vient, serait-ce déjà ce villageois? Je ne puis rien voir, la nuit est si sombre.... si c'était des Russes! Je suis arme, et je vendrais cher ma vie. (*il tire son épée, la pose sur le banc et arme ses pistolets*).

SCENE V.

LE ROI, LINSKI, ET UN COSAQUE.

LINSKI.

Arrêtons nous ici: voici la màzure que le lieutenant Drosenski nous a indiquée: écoute, je t'ai toujours regardé comme un homme de cœur, voila pourquoi je t'ai associé aujourd'hui à notre entreprise.

LE COSAQUE.

Tu ne t'en repentiras pas.

LINSKI.

J'y compte. Drozenski nous a fait promettre cent rixdallers si nous le debarrassions du coolonel Renschild.

LE ROI.

Le colonel Renschild!

LINSKI.

Mais comme il eût été dangereux d'exécuter ce projet au mi lieu du camp Moscowite, il nous a ordonné d'en faire sortir so rival à la faveur d'un habit semblable au nôtre. Nous y somm parvenu, en lui faisant croire que c'était Floreska, fille du prin Menzicoff, qui nous avait chargé de lui faire prendre ce déguis ment pour l'eloigner du camp Moscowite. Rusboff l'amène, et no sommes arrives par un autre chemin pour ne point lui donner soupçons.

LE COSAQUE.

Et pourquoi venir jusqu'ici.

LINSKI.

Tels sont les ordres que nous avons reçus. Le colonel Drozenski commande ce cantonnement, et avant de donner la récompense qu'il a promise, il veut avoir la preuve que son ennemi est bien mort. C'est pour cela qu'il nous a indiqué cette vieille mâzure. Il y viendra lui-même pour s'assurer....

LE ROI.

Les scélérats!

LINSKI.

J'entends du bruit. C'est Rusboff et son prisonnier. Tenons-nou

prêts à paraître au signal de Rusboff. (*Ils se cachent derrière un taillis*).

SCENE VI.

Les Précédens EUGENE, (*sous l'habit d'un Cosaque*), RUSBOFF.

EUGENE, *reculant d'effroi en appercevant la mâsure.*
Où me conduisez-vous ?

RUSBOFF.
Au fort de Karmescoff où Floreska vous attend, c'est elle qui nous a ordonné de vous procurer ce déguisement, à la faveur duquel vous avez pu franchir les lignes moscowites sans danger.

EUGENE.
Il me semble que nous nous enfonçons bien dans la forêt.

RUSBOFF.
Il le faut, si nous voulons eviter d'être arrêtés par les patrouilles moscowites qui s'y croisent continuellement.

EUGENE.
Ah ! que ces lenteurs irritent mon impatience ! Pour metrouver près de Floreska, j'aurais bravé la mort. Pourquoi ne m'avoir point armé ?

RUSBOFF.
Parce qu'il ne le fallait pas; vous vous seriez exposé imprudemment, et. . . .

LINSKI, *au fond.*
Quelqu'un s'avance.

RUSBOFF.
Tenons-nous sur nos gardes.

SCENE VII.

Les Mêmes, COCASKI, *apportant de l'eau dans sa gourde.*

COCASKI.
Tenez, voilà de l'eau, et je dis . . .

RUSBOFF.
Alte-là.

COCASKI.
Ah ! je suis mort.

RUSBOFF.
Où vas-tu?

COCASKI.
Où je vais ? Nulle part, monsieur le cosaque.

RUSBOFF.
Que portes-tu là ?

COCASKI.
C'est de l'eau, à votre service.

EUGENE.
Tu n'est pas seul ici ?

COCASKI.
Je vous demande pardon, monsieur le cosaque, je suis seul avec moi, monsieur le cosaque, et vous, à présent.

RUSBOFF.
Tu parlais à quelqu'un ?

7

COCASKI.

Oh! mon dieu, non, à personne; je me parlais à moi-même : c'est une habitude.

EUGENE.

Tu nous trompes.

RUSBOFF.

Dis-nous la vérité! ou morbleu! . . .

COCASKI.

Grace, grace, Monsieur le Cosaque; je vais tout vous dire.

EUGENE.

Avec qui étais-tu là?

COCASKI.

J'étais.... j'étais....

RUSBOFF.

Répondras-tu?

COCASKI.

V'là que je me dépêche, monsieur; j'étais avec un officier.

RUSBOFF et EUGENE.

Un officier!

EUGÈNE.

Et qu'est-il devenu?

COCASKI.

Je l'ai laissé là, dans cette mâsure.

RUSBOFF, *à part.*

Serait-ce déjà Drozensk?

COCASKI.

C'est un Suédois.

TOUS.

Un Suédois!

RUSBOFF.

Un Suédois! Il n'y a pas de tems à perdre : à moi, camarades.

(Linski et le cosaque paraissent.)

LINSKI et le Cosaque

Nous voici.

EUGÈNE.

Que vois je?

LINSKI.

Colonel, ta dernière heure a sonné.

COCASKI.

Ah! v'là du massacre!

LE ROI.

Arretez, malheureux!

(Linski et le cosaque ont le sabre à la main et s'apprêtent à frapper Eugène. Le roi s'élance sur eux, et d'un coup de pistolet abat Linski, qui va tomber dans la mâsure. Il donne son epée à Eugène, qui s'empare de Rusboff, et le force à prendre la fuite. Le troisieme Cosaque fuit aussi devant le Roi, qui tire son autre pistolet.)

SCENE VIII.

LE ROI. EUGÈNE, COCASKI.

EUGENE.

Quoi! sire, c'est à vous que je dois la conservation d'une vie que

j'ai juré de consacrer à votre service. Mais qu'avez vous ?... Vos genoux fléchissent.... Grand dieu ! quel nouveau malheur dois-je redouter !

LE ROI, *d'une voix affaiblie.*

Colonel, l'effort que j'ai fait.... pour vous arracher des mains de ces barbares.... à l'instant de votre arrivée.... une soif brûlante... ce villageois... avait voulu... . me secourir... !

EUGENE.

O ciel ! donne moi le moyen de sauver ses jours. O Charles !.. mon roi.... que devenir ! que faire ! (*Il jette des regards avides sur tout ce qui l entoure.*)

COCASKI, *se relève.*

Tenez, Monsieur le Cosaque, voila ma gourde ; elle est encore pleine.

EUGENE.

Donne, donne. Tenez Sire.

COCASKI.

Il faut que ce cosaque ne soit point un cosaque pour tout de bon. Ah ! jai bien cru que c'était mon dernier jour.

(Eugène soutient le Roi d'une main et de l'autre lui donne la gourde. Eugène l'aide à se lever.)

EUGENE.

Il reprend ses forces.

LE ROI.

Combien ce secours m'était nécessaire. Epuisé par la fatigue que j'ai eu à souffrir depuis vingt-quatre heures ; affaibli par le sang que j'ai perdu....

EUGENE.

Juste ciel ! vous êtes blessé.

LE ROI.

Légèrement. Ce secours m'a rendu mon courage. Oui, je me sens maintenant assez de force pour rejoindre mes guerriers.

COCASKI, *ramassant le cor des cosaques que Liski a laissé tomber.*

Sire, voulez-vous me faire cadeau de la trompe des cosaques dont vous avez triomphé et contre lesquels je vous ai tant secondé. Ils l'ont oublié, et ils en sont bien fâché, j'en suis sûr ; car çà leur est. d'une grande nécessité. Quand un cosaque n'a plus son cor, c'est un homme perdu.

EUGENE.

Que veux-tu dire ?

COCASKI.

Je veux dire, qu'alors s'il est en danger, il ne peut plus se sauver.

EUGENE.

Comment cela.

COCASKI.

Tiens, vous qui êtes cosaque, vous ne savez pas que les cosaques se parlent d'une lieue avec çà, qu'ils se répondent, enfin qu'ils se font des signaux de guerre.

LE ROI.

Allons, colonel, partons.

EUGENE.

De grace, Sire, un moment. Ce que vient de me dire cet homme me fait naître un projet qui, je crois, peut nous être de la plus grande

utilité. (*à Cocaski.*) Tu dis donc que les cosaques, avec cette trompe, se communiquent l'ordre.

COCASKI.

Absolument ; car moi qui vous parle, je suis presque de force avec eux pour donner du cor. Tenez, voyez-vous, pour se reconnaître et savoir où ils sont placés, ils donnent un son prolongé, et pour s'appeller réciproquement à leur secours, ils en donnent trois précipités.

EUGENE.

Il est important pour nous de savoir où sont placé les forces ennemies qui occupent cette forêt, afin d'éviter de tomber dans quelque embuscade. Les renseignemens que ce villageois vient de nous donner nous en facilitent les moyens.

LE ROI.

J'apppouve votre projet, Colonel, mettez-le à l'exécution.

COCASKI, *lui remettant la trompe.*

Ah ! c'est un colonel ! Tenez, monsieur le colonel.

EUGENE.

Un son prolongé, m'as-tu dit, pour savoir où ils sont placés.

COCASKI.

Oui, colonel, et trois pour le rappel. N'allez pas vous tromper.

(Eugène donne un son de cor prolongé. On lui répond, dans le lointain, de quatre côtés. Ils écoutent attentivement.)

COCASKI.

Entendez-vous ? entendez vous ?

EUGÈNE.

Il y a des postes établis sur tous les points de cette forêt.

LE ROI.

N'importe. Levenhaupt n'arrive point. Il sera malheureusement tombé sous le fer ennemi. Il faut absolumeut que je me traine sur le champ de bataille. Ma présence peut seule empêcher l'entière destruction de mon armée.

EUGÈNE.

Ah ! craignez d'y trouver la mort.

LE ROI.

Tous vos efforts sont inutiles. La honte est en ces lieux, la gloire est aux champs de Pultawa. Je vous ordonne de m'accompagner.

EUGÈNE.

Rien ne saurait vous détourner de ce projet hardi ?

LE ROI.

Rien. Si j'hésite plus long-tems, je ne puis éviter de tomber entre les mains de Moscovites ou de périr honteusement de faim et de fatigue. Un tel sort est indigne de Charles XII. Si ce jour doit être le dernier de ma vie, il faut du moins qu'il ajoute à ma gloire. Partons. (*On entend les pas de plusieurs hommes.*)

EUGENE.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

On s'avance de ce côté. J'apperçois le fer briller à traver ce feuillage.

EUGÈNE.

Si c'était des Moscovites ? . . .

LE ROI.

Vous êtes sans armes.

COCASKI.

Nous sommes perdus !

EUGÈNE.

Nos ennemis paraissent nombreux. La fuite est impossible ! . . . . Dérobons-nous à leurs regards, sire, et surtout n'exposez pas vos jours.

LE ROI.

Que voulez-vous ?

EUGÈNE.

Je veux vous sauver. Ce cor qui vient déjà de m'être utile pourra servir maintenant à votre délivrance. Mais comment éviter.... Ah! cet arbre.... ce buisson.... oui.... sire, placez-vous.... Je reviens bientôt. Grand Dieu ! veille sur Charles XII.

(Il s'éloigne précipitamment.)

COCASKI.

Puisque le colonel s'enfuit, je peux bien me permettre de m'en aller. D'ailleurs le roi reste ici, et deux personnes sont plutôt trouvées qu'une seule.

LE ROI.

Il s'éloigne !... deux troupes s'avançent vers moi.... sont-ce des Suédois ?... sont-ce des Russes ?... cruelle situation !...

Il se place près de l'arbre ; deux patrouilles moscovites arrivent des deux côtés de la scène.

SCENE IX.

LE ROI, Deux Patrouilles, RUSBOFF, Le Cosaque.

RUSBOFF, *à la tête d'une patrouille.*

Qui vive ?

LE COSAQUE, *à la tête de l'autre patrouille.*

Cosaques.

RUSBOFF.

Mot d'ordre.

LE COSAQUES.

Ah ! c'est toi, Rusboff ! Eh bien, vous ne l'avez point trouvé ?

RUSBOFF.

Non. je suis pourtant persuadé que cet homme qui a sauvé le colonel, n'est d'autre que le roi Charles XII.

LE COSAQUE.

Tu crois ?

RUSBOFF.

J'en suis sûr, j'ai reconnu sa voix. J'ai des raisons pour me le rappeler : je l'ai vu ce matin.

LE COSAQUE.

En ce cas, n'épargnons rien pour le saisir.

RUSBOFF.

Il n'a pu s'échapper de ce côté, il serait tombé dans nos rangs; il ne peut-être qu'ici.

LE COSAQUE.

Cherchons dans ces buissons.

Ils s'avancent sur les buissons, et particulièremen tvers celui où le roi s'est caché Charles XII va être découvert. Au même instant on entend dans l'éloignement trois sons de trompe précipités.

RUSBOFF.

Le son du cor. Il est par là. En avant, marche.

(Tous s'élancent dans le fond du théâtre, et disparaissent dans la forêt. [Le roi se lève.)

SCENE X.

LE ROI, LEVENHAUPT, et six Grenadiers Suèdois.

(A peine les Cosaques ont-ils disparus, que Levenhaupt arrive à la tête de plusieurs grenadiers. Il entre précipitamment en scène.)

LEVENHAUPT.

Halte! Oui, mes camarades, c'est en ces lieux que j'ai laissé le roi. O Charles! ô mon roi!

CHARLES, *sortant du buisson.*

Levenhaupt, il est au milieu de vous.

LEVENHAUPT.

O ciel! je te rends graces. La mort a respecté les jours de ce héros.

LE ROI.

Qu'est devenu mon armée? la gloire de dix années de conquêtes est elle entièrement perdue?

LEVENHAUPT.

Sire, le feld-maréchal Renschild a rassemblé dix mille hommes. Il est parvenu à couper le Czar de son armée, et Pierre effectue sa retraite sur le fort de Karsinski.

LE ROI.

Allons, mes amis, profitons de ce mouvement, et que l'aube du jour éclaire la vengeance des phalanges suédoises. Mais avant de partir, je voudrais connaître le sort d'un sujet fidèle qui par son dévouement vient de m'arracher à la mort.

LEVENHAUPT.

Lequel?

LE ROI, *montrant Eugène qui entre.*

Le voici!

SCENE XI.

Les Précédens, EUGENE.

EUGÈNE.

Levenhaupt en ces lieux! le roi est sauvé.

LE ROI.

Eugène, ce dévouement ne restera pas sans récompense.

EUGÈNE.

Sire, mon stratagême a reussi; mais ne perdez pas un seul instant. Les Cosaques se rassemblent; partout, j'ai entendu prononcer votre nom. Ils ont la certitude que vous êtes dans cette forêt. Le moindre retard, et les Moscovites triompheront. Partez de suite, sire, et le ciel guidera vos pas. Mais dans la crainte que quelques patrouilles n'inquiètent votre retraite, favorisé par ce costume, je vais rester. Je donnerai aux Cosaques de faux renseignemens. Je les engagerai à se diriger sur les marais qui sont à droite de la lisière de ce bois, et je ne quitterai ces lieux que quand je pourrai vous croire hors de danger. Alors je regagne les rangs suédois, et si vos jours étaient menacés, peut-être serai-je encore assez heureux pour vous faire un rempart de mon corps.

LE ROI.

Brave jeune homme !

EUGÈNE.

Allez, ô mon roi ! et puissiez-vous bientôt, exempt de tous périls, voir flotter vos bannières victorieuses sur les remparts de Pultawa.

LE ROI.

Cet espoir anime mon courage ; oui, mes amis, marchons au combat.

(Levenhaupt et Eugène posent Charles XII sur des fusils portés par des grenadiers. Le roi et Levenhaupt sortent par la gauche de la scène. Eugène remonte le théâtre, et les suit attentivement des yeux.)

SCENE XII.

EUGENE, *seul.*

Ils s'éloignent. Jusqu'à présent aucun obstacle ne vient arrêter leur marche. (*Il redescend en scène.*) Si ce grand homme est vaincu, la destinée du nord de l'Europe va changer. La Suède sera perdue, la couronne de Charles XII avilie, et Pierre et ses Moscovites deviendront une des premières puissances du monde.

(Sur la droite de la scène on voit venir un détachement de Moscovites qui entrent en scène.)

EUGENE, *en désignant le côté droit.*

Camarades, vous cherchez Charles XII, il fuit du côté de Karmesscoff.

(Les Moscovites marchent en peloton serré et en silence sur le côté droit. Au même moment, Charles XII porté par ses grenadiers, parait dans le lointain, sur la montagne. Tableau. Les Moscovites sortent sur la droite et Charles, dans le fond, disparaît par la gauche. Eugène témoigne par son action la crainte qu'il éprouve que le roi soit apperçu. Pendant cette scène, tous les mouvemens qui s'opèrent sur l'avant-scène se font dans le plus grand silence, et le tableau du fond du théâtre est éclairé par le feu qui est censé partir des batteries de la place de Pultawa.)

SCENE XIII.

EUGENE, DROSENSKI, Soldats Moscowites. (*Drosenski traverse le théâtre et est arrêté par un Cosaque*).

LE COSAQUE.

Colonel, la fille du prince Menzicoff vient d'être arrêtée près de ces lieux, un soldat Suédois l'accompagnait.

EUGENE.

Qu'entends-je ?

DROZENEKI.

Qu'on l'amène devant moi.

LE COSAQUE.

La voici.

DROZENSKI.

Perfide Floreska, tu ne m'échapperas plus.

SCENE XIV.

Les Précédens FLORESKA.

DROZENKI.

C'est en vain, Madame, que vous avez espéré m'échapper. Je sau-

rai punir votre complice, et vous forcer à unir votre destinée à la mienne.

FLORÉSKA.

Le colonel Drozenski, au lieu de partager la gloire de cette journée et les dangers que court son Empereur, persécute avec le plus grand acharnement une femme dont le seul crime est de rejetter un amour qui lui fait honneur.

DROZENSKI.

Pourquoi, Madame, au mépris de tous vos devoirs, tentez-vous d'échapper une seconde fois à l'autorité de votre père ?

FLORESKA.

Je savois, monstre, que tu devois, au sein de cette forêt, faire assassiner le colonel Renschild, et je venais, aidé de Valouski, dans l'espoir de détourner le coup affreux que tu méditais.

DROZENSKI.

Ce dévouement sans bornes au colonel, ne fait qu'accroître ma co ère. Rien ne saurait l'arracher à la mort.

VALOUSKI.

Crois-tu donc que le Czar laissera impuni un pareil attenta ?

DROZENSKI.

Eugène est l'ennemi de mon souverain, et l'intérêt de ma patrie légitime son trépas.

FLORESKA.

Il fallait le combattre et non l'assassiner.

DROZENSKI.

Madame, redoutez de changer mon amour en fureur, votre père approuve notre hymen, aucun obstacle ne peut désormais s'opposer à mon bonheur. L'audacieux que vous préfériez a payé de sa vie le malheur d'avoir pu traverser un moment mes projets. Si je n'ai pu mériter votre amour, j'aurai du moins justifié votre haine.

FLORESKA.

Que dites-vous ? auriez-vous accompli ce crime abominable !

DROZENSKI.

C'est ici que je puis obtenir des renseignemens certains sur son sort. Je vais satisfaire votre tendre impatience. (*Il se dispose à entrer dans la mâsure, Eugène en sort.*) Qui es-tu ?

EUGENE.

L'ami de Rusboff, celui que tu avais choisi pour l'aider dans certaine expédition. . .

DROZENSKI.

Ah ! c'est toi . . . Eh ! bien, mes ordres ?

EUGÈNE.

Sont exécutés.

DROZENSKI.

Le colonel Renschild ?

EUGÈNE.

Est mort.

DROZENSKI.

Qui l'a frappé ?

EUGÈNE.

Moi.

FLORESKA.

Je me meurs.

VALOUSKI.

Misérable !

DROZENSKI.

Je respire. Et tes camarades ?

EUGÈNE.

Rencontrés par un parti suédois, ils ont péri tous deux.

DROZENSKI.

Ne m'abuses-tu point.

EUGÈNE.

Assurez-vous en vous-même, colonel ; il est là dans la mâsure que vous avez indiquée. Voyez-le sous les vêtemens d'un cosaque, selon les ordres que vous nous aviez donnés, *Drozenski s'avance vers la mâsure. Eugène s'approche de Floreska.* (Et vous, madame, venez voir le colonel Eugène pour la dernière fois.

FLORESKA.

Monstre, ne m'approche pas

EUGÈNE, *à voix basse.*

Chère Floreska !

FLORESKA.

Dieux !

EUGENE, *d'une voix menaçante.*

Vous le voyez.

FLORESKA.

Oui, oui, je vois maintenant ce que je dois espérer.

DROZENSKI.

Bien, Cosaque, bien. Tu t'assures de ma part une entiere confiance; je vais t'en donner une nouvelle preuve. (*à Floreska*) Floreska, je n'ai point un instant à perdre pour vous soustraire à mille dangers dont vous êtes environnée. Il faut que je me rende auprès du Czar. Je vais vous faire conduire au fort de Karmescoff Ce cosaque accompagnera vos pas. Oui, c'est toi qui me répond de Floreska ; mille roubles si tu parviens avec elle à Karmescoff.

FLORESKA.

Grand Dieu.

EUGENE.

O bonheur ! vous ne pouviez mieux placer votre confiance, Colonel, et remettre Madame en de meilleures mains.

DROSENSKI.

Pars et compte sur mes bienfaits.... un moment. (*Eugene va pour sortir avec Floreska, Rusboff entre.*)

SCENE XV.

Les Mêmes : RUSBOFF.

RUSBOFF.

Colonel, l'expédition dont vous m'avez chargé est manquée. Le colonel Renschild s'est échappé.

DROZENSKI.

Que dis-tu ?

EUGÈNE.

Fuyons.

DROZENSKI.

Arrêtez ce Cosaque. (*Les soldats s'opposent à la sortie d'Eugène et de Floreska*). Il s'est échappé ! Qui donc es-tu, misérable ?

EUGÈNE.

Ton rival et ton ennemi.

VALOUSKI.

Mon colonel !

FLORESKA.

Cher Eugène ?

DROZENSKI.

Audacieux ! tu profitais de ce déguisement pour pénétrer dans l'armée moscowite, tu es un transfuge du roi de Suède, et comme tel, tu vas recevoir la mort. Soldats ! qu'il soit fusillé à l'instant.

EUGÈNE.

Misérable ! je vendrai cher ma vie.

FLORESKA.

Epargne ses jours, Drozenski, et je jure de m'unir à toi.

DROZENSKI.

Ce n'est plus moi, madame, qui prononce sur lui, ce sont les lois militaires. Il est convaincu, il doit périr et rien ne peut le soustraire à la mort ; soldats exécutez mes ordres.

Eugène est saisi ; il se débat ; ses efforts sont inutiles. Il est attaché à un arbre. Grand bruit ; des cris de victoire se font entendre de toutes parts. Le Czar entre suivi de ses premiers officiers.

SCENE XVI.

Les Précédens, LE CZAR, Officiers.

TOUS.

Le Czar !

FLORESKA.

Ah ! sire, sauvez une victime de la fureur de Drozenski.

LE CZAR.

Quel est cet homme ?

FLORESKA.

Le malheureux colonel Renschild, que son rival veut livrer à la mort.

DROZENSKI.

Il est coupable.

FLORESKA.

Sire, j'affirme son innocence.

LE CZAR.

Rendez la liberté au colonel Renschild. Les Suédois sont vaincus ; que le carnage cesse et que l'on n'abuse point des droits de la victoire. Drozenski, plus tard vous me repondrez de votre conduite. (*A Eugène.*) J'estime vos talens, votre bravoure ; vous trouverez

toujours un asyle près de moi, et Menzicoff ne refusera point de consentir à votre bonheur, en vous accordant l'aimable Floreska. Que l'on amène les officiers de Charles que le sort a fait tomber en ma puissance.

SCENE XVII et dernière.

Les Précédens. On amène HOORN, RENSCHILD, et d'autres Officiers prisonniers.

EUGÈNE.

Dieu! mon père!

LE CZAR.

Vous aussi, M. de Renschild.

RENSCHILD.

Oui, sire, je suis votre prisonnier.

LE CZAR.

Et Charles?

RENSCHILD.

Grace à Levenhaupt, il a échappé à vos soldats victorieux. Il a passé le Boristène et se retire en Turquie.

LE CZAR.

M. de Renschild, je vous rends votre liberté; courez sur les traces de Charles; dites-lui qu'il revienne en ces lieux, que je ferai avec lui une paix honorable. Dites-lui qu'il vaut mieux se livrer à ses rivaux de gloire qu'à ses ennemis naturels, et qu'un grand homme tel que lui, pour être vaincu, n'en a pas moins de droits à l'admiration de l'univers. Moscovites! je suis satisfait de votre courage. Le combat qui vient de finir a décidé du sort de l'empire. Regardons cette journée comme votre entrée sur la scène du monde, et vos premiers pas dans la carrière de la gloire. (*Tableau général.*)

FIN.

On trouve chez le même Libraire une Collection de pièces de Théâtre, depuis l'origine de la comédie en France, jusqu'en 1803 inclus. Cette Collection, qui est composée de onze mille pièces, est une des plus belles qui existent.

Amour et Scrupule, 4 volumes in-12. 8 fr.

Le Cultivateur de la Loisiane, par M. Lamatelière, auteur des Trois Gilblas. 4 vol. in 12. 8 fr.

Brigands (les) de la Franconie, ou le Fils abandonné, 2 vol. in-12. 3 fr.

Histoire de Napoléon Ier., Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des portraits de Leurs Majestés Impériales et Royales. 15 fr.

Nouveau Savant de Société, divisé en deux parties, la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix Tours ; par M. du Cœur-Joly, 2 gros vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 fr.

Le Secrétaire de la Cour impériale, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impériale, aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc. etc. Précédé d'une Notice sur l'étiquette, et suivis de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 fr.

Les Amours d'Antoine et de Cléopâtre, ballet historique, par M. Aumer. 1 fr.

L'Assemblée de Famille, comédie en 5 actes et en vers, par M. Riboutté. 2 fr. 50 c.

L'Ecole des Juges, ou les Dangers de l'Erreur, drame en 3 actes, par M. Dubois. 1 fr. 50 c.

M. et Mad. Denis, ou la Veille de la St.-Jean, vaud. en un acte, par Désaugiers et Rougemont. 1 fr. 20 c.

Haine aux Femmes, vaudeville en un acte de M. Bouilly. 1 fr. 20 c.

Haine aux Hommes, vaud. en un acte, de Moreau et Francis. 1 fr. 20 c.

Haine aux petits Enfans, vaud. en un acte. 1 fr.

Les Strélitz, mélod. en 3 actes, de M. Duperche. 1 fr.

Elvérine de Wertheim, mélod. en 3 actes, par M. Lamey, 1 fr.

Peau d'Ane, mélod. en 3 actes, de M. Augustin. 1 fr.

L'Ange tutélaire, ou le Démon femelle, mélodrame en 3 actes, par M. Pixérécourt. 1 fr.

Métusko, mélod. en 3 actes, par Varez et Armand Séville. 1 fr.

Le Faux Martinguerre, mélod. en 3 actes, par M. Hubert. 1 fr.

La Famille des Jobards, vaudeville en un acte. 1 fr.